

NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

10
CENTIMES

ALBERDINGK-THYM

70444
70707

CHRONIQUES

DE LA NÉERLANDE

HENRI GAUTIER, éditeur, 55 Quai des C^h Augustins, PARIS | N° 103

CATALOGUE COMPLET

PAR ORDRE DE LITTÉRATURES

DES VOLUMES DE LA

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

à DIX centimes

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

LE VOLUME : DIX CENTIMES

Franco par la poste en s'adressant à
M. HENRI GAUTIER, éditeur,
55, quai des Grands-Augustins, Paris.
Un volume : 15 centimes.
Deux vol., 25 cent.; 25 vol., 3 fr.

Il suffit d'indiquer le numéro des volumes qu'on désire, sans donner le titre.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Romans — Contes — Nouvelles — Variétés

- 8. Chateaubriand. Le Dernier Abencérage.
- 9. Fréd. Soulié. Le Martyre de saint Saturenin. — Le Conseiller au parlement.
- 12. Charles Nodding. François les bas bleus. — Lidivine. — Le Chien de Brisquet, etc.
- 13. Hégésippe Moreau. Contes à ma sœur.
- 23. Xavier de Maistre. La Jenne Sibérienne.
- 52. Fénelon. Télémaque. — Dialogue des morts.
- 90. X. de Maistre. Voyage autour de ma chambre.
- 98. Fénelon. Aventures d'Aristonoüs, etc.
- 102. Mme de Souza. Eugène de Rothelin.
- 109. Mme de Genlis. Mlle de Clermont. — Les dîners du baron d'Holbach.
- 115. Lesage. Le Diable boiteux.
- 149. Paul Féval. Contes de Bretagne.
- 150. Les Conteurs Provençaux. Contes de Roumanille, Mistral, Félix Gras.
- 155. Bernardin de Saint-Pierre. La Chaumière indienne. — Le Café de Surat.
- 190. Fr. Soulié. Le Tour de France.
- 197. Grosley. Histoires sérieuses et badines.
- 210. Furetière. Le Roman bourgeois.
- 219. André Theuriet. L'Oreille d'Ours.
- 222. François Coppée. Le Convalescent. — Le Remplaçant. — En Bretagne.
- 224. Ferdinand Fabre. Nouvelles cévenoles.
- 229. Henri de Bornier. Un cousin de passage.
- 234. Paul Bourget. Aline. — Croquis italiens. Jules Vallès.
- 234. Jules Simon. Colas, Colasse et Colette. — Les Ecus du baron, etc.
- 237. Alphonse Daudet. L'Arrivée. — Mon tambourinaire, etc.
- 242. Jean Hancau. Le Prix de vertu. — Le Vieux Guide. — Le Pierrot noir, etc.
- 245. Jules Claretie. Calissou. Tuyet. — Une Course de taureaux.
- 248. Louis Veillot. — La Chambre nuptiale. — Petits Voyages. — Prêtre et Soldat.

- 254. Charles Deslys. Le Zouave. — La Montre de Gertrude.
- 268. Marivaux. Le Spectateur français.
- 271. Guy de Maupassant. La Main. — Le Vieux. — La Parade. — Sur mer.
- 279. Jules Lemaitre. L'Imagier.
- 284. Philippe Gillès. Le Vengeur de Phébé. — Poésies. — Victor Hugo.
- 287. Paul Féval. Le Docteur Bousseau.
- 295. Cyrano de Bergerac. Histoires comiques de la Lune et du Soleil.
- 296. Champfleury. Quinquet. — Une Religion au cinquième, etc.
- 302. Gérard de Nerval. La Main enchantée.
- 303. L. Cladel. Mantauban-tu-ne-le-sauras-pas.
- 307. Charles Monselet. Le Calvaire des hommes de lettres.
- 324. Xavier Marmier. Le Danger d'une intervention.
- 326. Henri Meilhac. Le Surnuméraire.
- 331. Jean Aicard. Les Etrennes du père Zidore.
- 333. Mercier. L'An 2140.
- 338. Moncrief. Les Chats.
- 342. Stendhal. Souvenirs vécus d'un chevalier d'avant-garde.
- 351. Lesage. Extraits de Gil Blas.
- 360. Jules Tellier. De Toulouse à Girone. — Le Rêve de Mohammed, etc.
- 374. La Satire vénitienne.
- 391. Rabelais. Gargantua et Pantagruel.
- 399. Stendhal. Une Aventure aux bords du lac de Côme. — L'Évasion.
- 409. Eugène Mouton (Mérinas). La Chambre d'ami. — Les Plaisirs du Voyage. — Le Bœuf.
- 417. Mme Cottin. Elisabeth.
- 420. L. de la Brèrre. Le Grand-Duc de Ninive.
- 428. Emile Pouillon. Bernadette. — Le superbe lion du Sennaar. — Jean Bru.
- 436. Charles Nodding. Le Songe d'Or. — Les Plagiats littéraires.
- 440. Legoué. Mon Père. — L'Inondation.
- 445. Ch. Granmougin. Le Lièvre de Dandillot. — Le Colfre-fort.
- 460. Georges de Lys. Soldats de France.

461. *Ch. Nodier*. La Combe de l'Homme-Mort. — Polichinelle.
 465. *Xavier de Maistre*. Le Lépreux de la cité d'Aoste.
 468. *A. Le Braz*. La Légende de la Mort en Basse-Bretagne.
 488. *F.-M. Luzel*. Contes et légendes des Bretons armoricains.
 494. *Ch. Le Goffic*. Contes de l'Assomption.

Théâtre

47. *Marivaux*. L'Épreuve. — Le Legs.
 31. *Molière*. Le Malade imaginaire.
 48. *Picard*. M. Musard. — Les Ricochets.
 66. *Sedaine*. Le Philosophe sans le savoir.
 70. *Brueys*. L'Acrot Patelin.
 80. *Dancourt*. Les Bourgeoises de qualité.
 87. *Etienne*. Brueys et Palaprat. — La Petite Ecole des Pères.
 125. *Desjorges*. Le Sourd ou l'Auberge pleine.
 163. *Brueys*. Le Grondeur.
 168. *Palissot*. Le Cercle.
 180. *Berquin*. Petits Drames.
 184. *Sedaine*. La Gageure imprévue.
 189. *Lesage*. Crispin rival de son maître.
 199. *Mme de Staël*. Le Capitaine Kernadec. — Le Mannequin (comédies).
 208. *Duressny*. L'Esprit de contradiction.
 233. *Picard*. Les Deux Philibert.
 251. *Molière*. Les Précieuses ridicules.
 265. *Racine*. Les Plaideurs.
 294. *Jean Michel*. La Passion (Mystère).
 298. *Colin d'Harteville*. Monsieur de Crac en son petit castel.
 305. *Ducis*. Jean sans Terre.
 319. *Andrieux*. Les Etourdis.
 329. *Saint-Eremond*. Les Académiciens.
 365. *Carmentelle*. Il ne faut jurer de rien.
 366. *De Marchangy*. Tristan le voyageur.
 368. *Molière*. Le Médecin malgré lui.
 372. *Racine*. Esther.
 376. *Poinsinet*. Le Cercle ou la Soirée à la mode.
 383. *Picard*. La Petite Ville.
 388. *Casimir Delavigne*. Les Enfants d'Edouard.
 401. *Rotrou*. Vincennes. — Saint Genest.
 414. *Reynard*. Le Joueur. — Le Légataire universel.
 455. *Molière*. Le Bourgeois gentilhomme.
 466. *Voltaire*. Zaïre. — Mérope.
 482. *Corneille*. Polyeucte.
 489. *Molière*. L'Avare.
 496. *Racine*. Athalie.

Poésie

5. *André Chénier*. Poésies diverses.
 19. *Les Fabulistes*. Chefs-d'œuvre de la Fable.
 24. *Cas. Delavigne*. Les Messéniciennes.
 26. *La Chanson de Roland*.
 28. *Les Poètes contemporains* (1^{re} série).
 34. *Les Vieux Poètes français* (1^{re} série).
 74. *Les Chansonniers français*.
 83. *Satiriques des xviii^e et xix^e siècles*.
 87. *Poètes provençaux contemporains*. Jamin, Aubanel, Mistral, Roumanille.
 100. *Le Roman du Renard* (1^{re} partie).
 104. *Les Vieux Fabliaux français*.
 108. *Les Vieux Poètes français* (2^e série).
 139. *Scarron*. Virgile travesti. — Le Roman comique.
 141. *Les Poètes contemporains* (2^e série).
 146. *Le Roman du Renard* (2^e partie).
 148. *Les Vieux Poètes français* (3^e série).

152. *Victor de Laprade*. Poésies.
 153. *Les Poètes bretons*.
 160. *Mme Tastu*. Poésies.
 161. *Chansons du Béarn*.
 171. *Les Vieux Poètes français*. Esclarmonde.
 174. *Legouvé*. Le Mérite des femmes.
 181. *Voiture*. Lettres, Rondeaux, Sonnets.
 185. *J.-B. Rousseau*. Odes et Cantates.
 195. *Berchoux*. La Gastronomie.
 226. *Les Poètes angevins*.
 250. *René Bazin*. La Légende de Sainte-Béga. — La Fille du Jardinier, etc.
 255. *Petits Poètes français du xviii^e siècle*.
 267. *André Chénier*. Poésie et prose.
 278. *Les Vieux Noël*.
 280. *Clément Marot*. Ballades, Epitres et Chansons.
 283. *Eustache Deschamps*. Ballades historiques.
 300. *Roussard*. Odes, Hymnes, Egloues et Sonnets.
 304. *Les Grotesques*: Saint-Amand, Scudéry, Cottin, Brébeuf, etc.
 315. *Les Vieux Poètes français*. Les Quatre Fils Aymon.
 349. *Delille*. Poésies.
 361. *Boileau*. Le Lutrin.
 369. *La Fontaine*. Fables (Livres I, II, III).
 404. *Les Vieux Poètes français*. Les Poètes de Jeanne d'Arc.
 447. *Les Vieux Poètes français*. Albiscans.
 486. *Boileau*. L'Art poétique. Epitres et satires.

Histoire — Mémoires

22. *Froissart*. Chroniques.
 29. *Bossuet*. Histoire des Variations.
 40. *Brouffe*. Mémoires d'un Détenu sous la Terreur.
 44. *Joinville*. Histoire de saint Louis.
 50. *Florian*. Les Maures de Grenade.
 54. *Anjot*. Alexandre le Grand.
 65. *Mme de Staël*. De l'Allemagne.
 69. *Augustin Thierry*. Récits mérovingiens.
 106. *Saint-Simon*. Mémoires.
 111. *Ph. de Comines*. Louis XI.
 117. *De Retz*. La Fronde et l'affaire du chapeau.
 127. *Voltaire*. Le Siècle de Louis XIV. — Charles XII et Pierre le Grand.
 135. *Comte de Ségur*. Petits côtés de l'histoire.
 165. *Chateaubriand*. Mémoires d'outre-tombe.
 170. *Beaunarchais*. Mémoires de Glavico.
 176. *Grimm*. Les Salons de Paris sous la Révolution.
 178. *Napoléon III*. Œuvres historiques.
 191. *Fléclier*. Les Grands Jours d'Auvergne.
 203. *Mme Vigée-Lebrun*. Souvenirs d'une artiste.
 204. *Napoléon 1^{er}*. Œuvres et correspondances.
 206. *Mme de Caylus*. Les Couisses du grand règne.
 216. *Arnault*. Souvenirs d'un Sexagénaire.
 223. *Talleyrand*. Trois Régimes.
 227. *Pellisson*. Le Procès de Fouquet.
 240. *Mme de Staël-Delavany*. Antichambres et Salons.
 244. *Diderot*. Les Salons.
 258. *Mme de Lafayette*. La Cour de France au xviii^e siècle.
 274. *Sainte-Beuve*. La Grande Mademoiselle.
 275. *Blaise de Monthu*. La Défense de Sienna.
 282. *Mme de Motteville*. Une Grande Reine.
 285. *Chateaubriand*. Talleyrand. — La Mort du duc d'Enghien.

310. *Mme du Dessand*. La Fin de Louis XV.
 312. *Général Ambert*. La Défaite.
 316. *Mme de Choiseul*. Lettres.
 317. *Vte Walsh*. Les Massacres de Septembre.
 322. *Rulhière*. Chez les Russes.
 328. *Cléry*. La Captivité de Louis XVI.
 334. *Camille Rousset*. La Prise d'Alger.
 336. *Michaud*. Le Tableau d'une Auberge. — La Prise de Jérusalem.
 339. *Mme de Rénusat*. Les Confidences d'une Impératrice.
 344. *Mme Adam*. Croquis hongrois.
 353. *Racine*. Port-Royal.
 356. *P. de Nolhae*. Marie-Antoinette à Trianon.
 363. *Benjamin Constant*. Les Cent Jours.
 373. *Marmontel*. La Société littéraire au XVIII^e siècle.
 380. *Cardinal de Richelieu*. Testament politique.
 381. *Beaumarchais*. Le Procès Goëzman.
 385. *Agrippa d'Aubigné*. Episodes de la vie du roi de Navarre.
 393. *Comte de Ségur*. Souvenirs de la Guerre d'Amérique.
 396. *Las Cases*. Mémorial de Sainte-Hélène.
 400. *Dangeau*. Journal de la Cour.
 408. *Mme Campan*. Le Dix Août 1792.
 419. *Mme d'Épinay*. Journal et Correspondance.
 426. *Mallet du Pan*. Mémoires.
 431. *P. Thureau-Dangin*. Casimir Périer.
 432. *Mme Roland*. Souvenirs de jeunesse.
 451. *Général Chanzy*. L'Armée de la Loire.
 459. *Miot de Métillo*. Souvenirs du Premier Empire.
 464. *Ch. de Mazade* (de l'Académie française). Guerre de France.
 469. *Vélehardouin*. La Prise de Constantinople.
 471. *Bachaumont*. Mémoires.
 472. *Camille Rousset* (de l'Académie française). L'Algérie.
 476. *Duchesse d'Abrantès*. Le Sacre de Napoléon. — La Cour impériale.
 478. *Ch. Nodier*. Le Dernier Banquet des Girondins.
 480. *Voltaire*. Histoire de Charles XII.
 500. *Ernest Lavisse*. L'Empereur Frédéric III.
- Voyages**
142. *Gérard de Nerval*. Voyage en Orient.
 201. *V. Jacquemont*. Lettres de l'Inde.
 236. *Regnard*. Voyage en Laponie.
 260. *Paul Mariéton*. A travers la Provence classique.
 263. *V. Tissot*. Hors de France. — A Berlin. — En Suisse.
 270. *Bernardin de Saint-Pierre*. L'Île de France.
 290. *La Fontaine*. Voyage à Limoges.
 292. *Vte E.-M. de Vogué*. Voyage en Asie.
 299. *Jules Michelet*. Voyage en Italie.
 308. *De Saussure*. La Première Ascension du Mont-Blanc.
 337. *Chateaubriand*. — Voyage en Amérique.
 355. *Ramond de Carbonnières*. Les Pyrénées.
 387. *Grangier de Liverdys*. Voyage en Italie.
 394. *Chardin*. Voyage en Perse et aux Indes.
 398. *René Caillié*. Tombouctou.
 405. *De Laborde*. Mœurs espagnoles.
 415. *Bougainville*. Le Détroit de Magellan.
 433. *Tournefort*. Voyage du Levant.
420. *Jurien de la Gravière (Amiral)*. Chine et Corée.
 437. *Cte de Dalmas*. Japon et Japonais.
 490. *Denon*. Vers l'Égypte.
- Sciences**
313. *Olivier de Serres*. Le Ménage des Champs.
 320. *Buffon*. Les Époques de la nature.
- Lettres — Pensées — Pamphlets**
1. *Louis XVI*. Lettres.
 35. *Pascal*. Pensées.
 39. *Mme de Sevigné*. Lettres et Pensées.
 46. *Mme de Mautenon*. Lettres. — Avis. — Entretiens.
 72. *A. Colnet*. Lettres à mon voisin.
 95. *P.-L. Courier*. Lettres et Pamphlets.
 123. *La Bruyère*. Caractères et Portraits.
 128. *Chamfort*. Pensées. — Maximes. — Anecdotes.
 132. *Montesquieu*. Œuvres choisies.
 138. *Prince de Ligne*. Portraits. — Lettres. — Pensées.
 144. *Racine*. Lettres à son fils.
 259. *Édouard Drumont*. Gambetta et sa cour. — Barons juifs.
 346. *Princesse des Ursins*. Correspondance.
 377. *Président de Brosses*. Lettres familières sur l'Italie.
 379. *Joubert*. Pensées. — Maximes et Essais.
 422. *Vauvenargues*. Réflexions, Maximes et Portraits.
 435. *La Rochefoucauld*. L'Amour-propre.
- Éloquence — Religion — Philosophie — Morale**
4. *Mme de Lambert*. Avis d'une Mère à sa fille.
 6. *R. P. Lacordaire*. Le Général Drouot. — M. de Tocqueville.
 7. *Napoléon I^{er}*. Harangues et Proclamations.
 21. *R. P. Monsabre*. Œuvres oratoires. — Une Ville héroïque. — Jeanne d'Arc.
 23. *Myr Dupanloup*. Discours et Polémique.
 42. *Montaigne*. De l'Institution des Enfants.
 57. *J. de Maistre*. Soirées de Saint-Petersbourg. — Du Pape.
 89. *Jules Simon*. Opinions et Discours.
 121. *Massillon*. Œuvres oratoires.
 134. *J.-J. Rousseau*. Œuvres choisies.
 145. *Les Orateurs de la Restauration*. Royer-Collard, Berryer, de Broglie, etc.
 166. *Rivarol*. De l'Universalité de la langue française.
 186. *Les Orateurs parlementaires contemporains*. D'Audiffret-Pasquier. — Thiers. — Gambetta. — Paul de Cassagnac.
 213. *Lamartine*. A la Constituante.
 220. *Mgr Lavigerie*. L'Esclavage africain.
 239. *Mgr Freppel*. L'Amiral Courbet. — Le Général de Sonis, etc.
 247. *Mirabeau*. Monarchie et Révolution.
 252. *Flechiér*. Turenne.
 266. *R. P. Didon*. Jésus-Christ (extraits).
 272. *Mgr Perraud*. Œuvres choisies.
 276. *Portalis (J.-E.-M.)*. Le Concordat.
 289. *Saint François de Sales*. La Vie dévote. — Les Jugements téméraires.
 291. *R. P. Félic*. Christianisme et socialisme

L.
1162
L.
L.
ALBERDINGK-THYM

LES CHRONIQUES DE LA NÉERLANDE

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

JOSEPH-ALBERT ALBERDINGK-THYM est né à Amsterdam le 13 août 1820. Ses parents le destinèrent de bonne heure au commerce ; il suivit en effet cette carrière, et devint imprimeur-éditeur, mais ses goûts l'attiraient en même temps vers les arts et vers les lettres. Aussi consacra-t-il presque tous ses loisirs à l'étude, à la poésie, à l'histoire, à la critique, au roman. Comme beaucoup de ses compatriotes, il apprit plusieurs langues vivantes et se familiarisa surtout avec le français. Catholique convaincu et militant, il affirma sa croyance dans tous ses travaux. Ses premières poésies datent de 1844. Elles révélaient un émule et un continuateur des grands classiques hollandais, et se distinguaient par l'originalité et la force de la pensée, autant que par l'harmonie du rythme et la pureté de la diction.

La poésie néerlandaise a un charme particulier. Plus naïve que celle des Allemands, elle ne cherche point la beauté dans le déploiement ondoyant des périodes, dans ces brumes flottantes jetées comme à dessein sur la pensée pour la faire paraître plus profonde. Elle est avant tout intelligible à tous, d'une entière clarté et en même temps d'une mélodie qui parle au cœur. Elle est surtout morale et, quoique volontiers gnomique, elle trouve des élans de sentiments qui ont le caractère du sublime. Elle est aussi essentiellement musicale, si délicieuse à entendre malgré les sons gutturaux de l'idiome dont elle se sert, que, dans la bouche d'une femme, elle a la suave sonorité de l'italien. C'est le secret des poètes néerlandais modernes, de Tollens, de Dacosta, de Bogaers, de Genestet, de Beets, et c'est à un très haut degré celui de l'auteur des *Chroniques de la Néerlande*, Alberdingk-Thym. Aussi son premier recueil fut-il lu avidement et lui concilia-t-il dès ce moment la faveur du public qui, dans les Pays-Bas, est très éclairé.

En 1854, Alberdingk-Thym fit paraître un opuscule écrit en français et intitulé : *De la littérature néerlandaise à ses différentes époques*. C'était une monographie dans le genre de celle que Snellaert avait faite pour la littérature flamande. En France, où l'on aurait pu en prendre texte pour rendre justice aux chefs-d'œuvre littéraire d'un petit peuple si grand par son développement intellectuel, on ne s'occupait point et elle passa inaperçue, mais elle n'en reste pas

moins un document de réelle valeur et le plus important peut-être pour ceux qui veulent connaître exactement ce chapitre intéressant de l'histoire des idées en Europe.

L'année suivante, en 1855, Alberdingk-Thym publia une revue littéraire et artistique de *Dietsche Warande*, qui s'est placée au même rang que son aînée *De Gids*, et qui compte aujourd'hui parmi les meilleurs périodiques. Le poète s'y annonça comme critique, et bien que ses vues, ouvertement catholiques, fussent souvent contraires à celles du protestantisme dominant dans son pays, on ne peut nier la supériorité de ses jugements, leur allure de sincérité et, sous la pointe parfois acérée du trait, leur loyauté voulue.

Alberdingk-Thym n'est pas seulement un grand poète, un critique éminent, il est aussi le plus érudit et à beaucoup d'égards le plus attachant des conteurs. Il a été le premier à donner au roman historique ce que l'on pourrait appeler l'assise documentaire de l'archéologie. Ses *Vespreide Verhalen*, dont nous publions dans ce volume quelques nouvelles sous le titre de *Chroniques de la Néerlande*, ont un cachet distinctif. Ce ne sont point, comme les récits de son compatriote Van Lennep, dont on a traduit en français *Brinio*, *la Rose de Dekama*, etc., des imitations des *Chroniques du Languedoc* de Soulié, des *Mystères du Peuple* d'Eugène Sue, où l'imagination parle autant que la réalité; ce sont des narrations d'une absolue authenticité, fondées sur des textes cités, et unissant si intimement la broderie de l'intrigue au fond indiscutable de l'histoire, que l'époque y revit tout entière avec les personnages.

Une seule des nouvelles d'Alberdingk-Thym, celle qui est intitulée *la Petite Béguine de Delft* et dont le charme mystique rappelle les peintures des Van Eyck et des Memling, avait été jusqu'ici traduite en français et publiée par Lefort à Lille sous le titre de *Gertrude d'Est*. Celles que nous donnons ici sont tout à fait inédites chez nous. Elles permettent d'apprécier la manière de l'auteur, sans faire goûter toutefois la saveur qu'elles ont dans l'original, la traduction, si consciencieuse soit-elle, ne parvenant jamais, surtout dans notre langue, à rendre les nuances de la prose rythmée qui sont un des plus grands mérites de l'écrivain néerlandais.

On doit à Alberdingk-Thym, outre les *Verspreide Verhalen*, un grand nombre d'autres ouvrages parmi lesquels les plus importants sont : *Poésies des différentes périodes de la littérature néerlandaise*, qui forme une excellente anthologie. *La Descente aux Enfers*, d'après les anciennes traditions chrétiennes; *La Ligne sainte*, principes d'architecture religieuse; *La Reine de Naples*, couronne poétique; *Le Triomphe de la Beauté*, comédie en un acte, etc., etc. Signalons aussi une excellente traduction en néerlandais de *La Fille de Roland*, de M. le vicomte H. de Bornier.

Nous ne pouvons citer ici aucun ouvrage français à consulter sur *Alberdingk-Thym et ses œuvres*¹. A ceux qui lisent le hollandais nous recommanderons les Etudes de Busken-Huet, un fin et spirituel critique auquel ses compatriotes commencent à rendre justice depuis sa mort et dont la manière a quelque analogie avec celle de Jules Lemaitre.

CHARLES SIMOND.



LES CHRONIQUES DE LA NÉERLANDE

LE PREMIER LIVRE DE LA CHRONIQUE DE BERKELE

« D'AZUR A TROIS ÉTOILES D'OR »

C'était le jour de la Pentecôte, en l'an de grâce de Notre-Seigneur 1208. Le roi des Romains, Philippe, deuxième du nom, tenait cour plénière dans son château fort d'Ulm et, entouré de ses barons et de ses grands de Souabe, de ses chevaliers et de ses conseillers, donnait audience à l'envoyé du noble comte Henri de Brabant, lequel, de même que feu son père, avait depuis quelques années, été salué du titre de duc.

Par les petites fenêtres en ogive percées à la hauteur de six pieds, les doux rayons du soleil tombaient sur le roi couronné et empereur élu, qui, la main appuyée sur la pomme de son siège, écoutait attentivement la lecture du message.

Près de l'envoyé, revêtu de la robe noire des fils de Saint-Benoît, se tenait Péro, le secrétaire du roi.

Debout, à côté du trône, étaient les nobles portant le globe surmonté de la croix d'or, le sceptre et le glaive.

Enfin, sous le dais même, mais assise un peu plus bas, trônait celle que le roi aimait le plus au monde : sa fille Marie, surnommée l'Etoile d'or de Souabe.

Le pâle secrétaire que le reflet du parchemin brabançon faisait paraître plus pâle encore, poursuivit sa lecture :

« Si donc, Sire Roi, vous êtes aucunement disposé à accorder quelque attention à ma respectueuse demande, considérez dans quelles circonstances j'ose vous l'adresser : allié aux évêques de Cologne et de Liège, au duc de Limbourg et au comte de Flandre ; vainqueur de ceux de Hollande et de Gueldre, qui ne sont pas encore remis de l'épouvante dont je les ai frappés à Heusden. Comme leur suzerain, ils ont à me suivre à la guerre et vous sont donc rattachés par un double lien ; Meghen, Kempenlant et Oisterbeec, Breda et Dordrecht m'appartiennent, et aussi le port le plus important et l'accès à votre royaume.

« Dans le Brabant même, la turbulence de mes vassaux est domptée depuis longtemps. Les guerres et les inimitiés avec la maison de Grimbergen sont éteintes et les têtes du soulèvement abattues ; enfin, les fils de la race des Berthold sont mes plus loyaux chevaliers. Mes frères, le sire Guillaume de Peruwelz et Godefroid de Louvain appartiennent à la meilleure noblesse de la chrétienté ; mon oncle, le comte Albert de Moha et Dasbourg à la plus puissante ; sans parler d'Albert-le-Saint qui paraît désigné pour occuper le siège épiscopal de Liège.

« Voilà, Sire Roi, pour moi, ma parenté et mes vassaux.

« Dois-je vous dire quel est le jeune homme pour lequel je vous demande respectueusement la main de votre illustre fille, Marie ? Il me touche de trop près, Sire, mais il donnera un jour l'exemple d'un héros et d'un duc qui, plaise à Dieu, aura surpassé son père en toutes choses. »

Marie, la fille du roi, était assise, les yeux baissés ; ses blondes tresses retombaient sur ses épaules, plus soyeuses et plus ondoyantes que d'habitude. L'Etoile, symbole de son esprit brillant et consolateur, étincelait de tout l'éclat de ses pierres sur le diadème d'or qui entourait son front virginal.

Mais ce front lui-même était assombri d'un nuage, et insensiblement la

pâleur avait remplacé la pudique rougeur qui le colorait encore, quelques instants auparavant.

Les vassaux et les conseillers spirituels et temporels étaient assis en cercle, la plupart tenant leurs épées en travers sur leurs genoux.

Tous, à l'exception de deux, cherchaient à lire à la dérobée sur le visage du roi le conseil qu'il souhaitait qu'on lui donnât.

L'un des deux était Othon de Wittelsbach qui, dessous ses sourcils roux, osa jeter sur le roi un regard menaçant.

L'autre était un jeune homme d'aspect sombre ; mais, au lieu de regarder le roi, il détourna timidement la tête et ne laissa errer qu'un seul regard sur le visage de la princesse royale. Lui aussi avait nom Othon et était le fils cadet des comtes de Cilley ; plus connu comme élève du poète le sire Gauthier von der Vogelweide et comme joueur de luth émérite que par la richesse de ses domaines. Il portait une casaque mi-parti faite sur la droite de drap d'or, brodé de la demi-aigle du royaume, et sur la gauche de bleu d'azur orné, à la place du cœur, d'une étoile d'or.

Rarement on prononçait à la cour du roi Philippe le nom de famille du jeune homme. Presque toujours on l'appelait le ménestrel Othon ou bien Othon à l'Etoile. La raison en résidait dans un sentiment raffiné de l'honneur. Son père, un rude guerrier, ne pouvait souffrir les penchants artistiques de son fils, et un jour il lui avait reproché d'être indigne de porter le blason des Cilley.

Sur-le-champ, le jeune homme s'enfuit de la maison paternelle en jurant que les « Trois Etoiles » ne brilleraient plus jamais ni sur ses vêtements ni sur son écu avant qu'il les eût, lui ou ses descendants, reconquises par la piété, l'héroïsme ou la chevaleresque galanterie.

L'unique symbole qui le distinguait à présent, c'était sa devise : « IE UICE EN ESPOER ».

Mais, peu de temps après, le tournoi d'Augsbourg avait été témoin de sa bravoure et, au moment de recevoir des mains de Marie de Souabe, en récompense de sa victoire, des lettres l'investissant d'une seigneurie, il se jeta aux pieds du roi et le pria, au lieu de lui donner ce titre comme devise à son sceau, de lui accorder le droit de porter dans ses armes cette Etoile dont l'éclat avait animé son courage dans la lice ; et c'est ainsi qu'il portait maintenant, comme membre de la maison royale romaine, mi-parti d'or et d'azur à l'aigle noire du père et à l'Etoile d'or de la fille.

..

Le cortège qui, l'été de cette même année, s'acheminait lentement vers la frontière orientale de l'évêché de Liège, avait pour mission de faire au moins un heureux.

En avant, marchait une troupe de lansquenets. Ils étaient armés de toutes pièces afin de pouvoir combattre au besoin et avaient aussi des trompettes pour annoncer à distance ce qu'ils auraient pu apercevoir.

L'un d'eux portait sur le poing le faucon de la fille du roi, comme si l'on partait pour la chasse.

À une bonne demi-lieue en arrière, trottait une autre troupe dont la mission était apparemment la même.

L'œil n'apercevait aucune bannière, à l'exception de la draperie de prix tendue au-dessus d'une litière montée sur des roues de chariot et traînée par quatre chevaux souabes portant au front une Etoile blanche, qu'entouraient une demi-douzaine de chevaliers suivis immédiatement de trois fourgons sur les bancs desquels avaient pris place quelques serviteurs. Ces véhicules et ces cavaliers formaient le groupe central du cortège.

À gauche de cette litière, du côté où elle était fermée, chevauchait un

jeune seigneur de la cour qui menait par la bride un second cheval d'une blancheur de lait; à droite, et de ce côté les rideaux étaient relevés en biais par des cordons, était à cheval le sire Othon de Cilley, enveloppé cette fois d'un manteau noir, mais auquel ne manquait pas l'Etoile d'or à six rayons. De temps en temps, il jetait à la dérobée un regard révélant un mélange de chagrin, de dépit et de déférence.

— Vous ne semblez pas bien gai aujourd'hui, sire Othon, dit la voix la plus suave qui ait jamais accompagné des yeux bleus.

Et en même temps, la belle Marie tourna la page du manuscrit qu'elle tenait sur ses genoux, sans regarder le chevalier, mais aussi en ne considérant que distraitemment la majuscule enluminée d'un nouveau chapitre.

Le jeune homme poussa un soupir, rassembla les rênes de sa monture et répondit en souriant :

— Vous paraissez, damoiselle, prendre grand plaisir aux farces de maître Renard.

— Que voulez-vous, mon ami, elles sont écrites de la propre main du sire Guillaume Van Berkele, mon amie intime Luytgarde, sa vaillante héritière, m'a fait parvenir ce volume par l'envoyé de mon fiancé, et je me réjouis autant au souvenir de ce facétieux chevalier (trépassé depuis cinq ans bientôt) qu'à la lecture des tours du rusé renard.

— Heureux qui peut trouver plaisir dans de semblables diversions aux soucis de l'existence! poursuivit Othon.

— C'est un passe-temps, reprit Marie.

Et, sérieuse, elle ajouta :

— Les filles de rois en ont bien besoin. Elles n'atteignent pas toujours aussitôt que d'aucuns se le souhaitent au but...

— Pour des filles de rois qui peuvent disposer en souveraines de leur cœur et de leur propre félicité, rien ne presse d'atteindre ce but, répartit Othon.

— Qui peuvent disposer de leur cœur à leur gré! s'écria Marie avec quelque animation, vous savez pourtant ce qu'il en est, Othon!

Et en même temps rejetant de côté la couverture de soie qui lui enveloppait les genoux, elle cria à son page :

— Raso, je veux monter à cheval! Qu'on fasse halte un instant! poursuivait-elle en s'adressant à Othon; la fraîcheur du soir doit être agréable après cette journée accablante, nous chevaucherons un petit bout de route.

Raso fit le tour de la litière en amenant le palefroi. Othon mit pied à terre et remit sa monture aux mains d'un second page. Il étendit l'avant-bras sur lequel Marie s'appuya tandis qu'elle sauta à bas de son véhicule; il se baissa; elle mit le pied dans sa main étendue, saisit les rênes blanches de son coursier et sauta légèrement en selle.

— Je me suis chargée de votre bonheur, dit-elle un instant plus tard à Othon, après qu'ils eurent mis entre eux et les chariots la distance d'une portée de flèche; ne me rendez pas ma tâche difficile.

— Il n'est plus de bonheur pour moi sur terre, vous le savez bien, damoiselle, répondit Othon.

— Erreur, reprit-elle. Ce serait vraiment triste si le bonheur ne devait se trouver uniquement que là où, nous autres mortels, nous nous imaginons, à tort ou à raison, que fleurit cette plante rare.

— Ne croyez-vous donc pas à la prédestination réciproque des âmes? demanda Othon. Ne croyez-vous pas au privilège immense que nous possédons sur les sectateurs de Mahomet et d'Apollin et qui consiste précisément dans l'union de deux êtres attachés l'un à l'autre de toute leur âme.

— Combien pensez-vous qu'il se trouve de mariages semblables? demanda Marie sur un ton plus ou moins enjoué.

— Sauf votre respect, là n'est pas la question, répartit Othon. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Soyez parfaits comme mon Père au Ciel est parfait ! » ce commandement n'a pas été donné sans but, et cependant...

— Cependant, dit Marie songeuse, tout nous montre que la Providence a basé ses calculs ici-bas sur un état de choses hautement imparfait; et je doute fort que ce soit chose à conseiller à une jeune fille, par exemple, d'attendre que l'élu parmi les élus la demande en mariage, dans la ferme persuasion, qu'elle aussi est la seule femme possible pour lui. Le duc a demandé ma main pour son fils, et je ne puis pas désapprouver mon père d'avoir fait bon accueil à sa proposition. Je ne puis pas le désapprouver en vérité, quoique plus d'un Othon s'imagine que je lui étais destinée. Vous savez que mon père m'avait déjà promise conditionnellement au sire de Wittelsbach...

— On ne tient pas parole à des âmes de cette nature, dit le gentilhomme. — Néanmoins, le seigneur de Wittelsbach croit avoir des droits plus grands que les vôtres, poursuivit Marie avec hésitation. Quant à l'opinion de mon père sur vous deux, la mission qu'il vous a confiée la démontre suffisamment.

Le chevalier ne répondit pas et regarda fixement devant lui, absorbé dans ses réflexions.

Quelques instants plus tard, la nuit étant survenue, et le disque argenté de la lune se dégageant de derrière un nuage, une joyeuse sonnerie de cor retentit à l'avant-garde. C'est qu'on s'approchait de la frontière du pays de Liège, et, en effet, à une courte distance on vit sortir d'un nuage de poussière une troupe d'hommes armés qui s'avançaient au grand trot : c'était l'escorte d'honneur du duc de Brabant.

Marie poussa un cri de joie lorsque, au milieu d'eux, elle reconnut son amie Luytgarde, l'héritière des Berkel. Les deux jeunes femmes s'élançèrent au galop en avant de leurs gens et s'embrassèrent avec effusion.

Othon de Cilley connaissait bien la jeune noble brabançonne; elle avait autrefois passé la semaine sainte et celle de Pâques à la cour du roi allemand; mais jamais ses beaux yeux noirs n'avaient brillé avec autant d'éclat qu'en ce moment dans la faible clarté de la lune.

Le second regard de ces beaux yeux se porta vivement, il est vrai, mais non sans une certaine émotion, sur Othon de Cilley lui-même.

— C'est assurément le chanteur que j'ai entendu chez votre père avec tant de plaisir ? demanda la noble demoiselle dont la tournure svelte contrastait fort avec l'idée que l'on se fait généralement d'une jeune fille brabançonne.

Cependant elle marchait à la droite de Marie, et contenant de son petit poignet vigoureux son fougueux coursier, elle se pencha en avant pour fixer sur Othon un nouveau regard, cette fois de pure civilité.

— Et qui manie la lance aussi bien que les cordes du luth, répartit Othon avec une légère inflexion dans la voix.

— Qui en doute, mon chevalier, répondit Luytgarde, d'un ton quelque peu protecteur. Si la chasse à courre et au faucon vous plaît également, mon illustre cousin le duc Henri vous verra volontiers prendre part à nos expéditions projetées.

— Messire Othon de Cilley est un chasseur infatigable, dit Marie, et Bois-le-Duc lui conviendra certainement assez, pour prolonger son séjour ici aussi longtemps que possible.

— Près de vous et à votre service, princesse, répartit Othon avec vivacité je demeurerais même au milieu des déserts de l'Égypte.

— Je ne vous rappelle cependant pas une patenne de ce pays, demanda Marie, qui, malgré la finesse de la réplique, adressa un coup d'œil sévère à Othon.

Celui-ci se tut.

Luytgarde fixa tour à tour sur eux un regard scrutateur, tandis que son noble front d'ivoire se plissa : elle n'avait toutefois encore osé faire sienne la devise du chevalier : « IE UIUE EN ESPOER. »

C'était un dimanche, le 22 août de ladite année 1208, que se tint la conversation que nous avons rapportée plus haut. La semaine précédente Marie venait d'assister aux fêtes données à Bamberg, à l'occasion du mariage de sa cousine Béatrice de Bourgogne. Elle avait pris congé de son père au château d'Orltenburg où celui-ci s'était rendu et elle était descendue par le pays montagneux que dominait le château dans la plaine à travers laquelle serpentaient le Main et le Rednitz. Le lundi était donc la troisième journée de son voyage, et l'on avait quitté le palais épiscopal de Liège de grand matin, pour ne pas arriver trop tard dans la journée auprès du duc de Brabant auquel il avait dû coûter, par amour de son fils, de faire si bon accueil à son ancien ennemi Philippe de Sonabe.

Les voyageurs silencieux poursuivaient hâtivement leur route pendant que la chaleur du soleil levant faisait s'épanouir les plantes humides de la rosée de la nuit, que les oiseaux faisaient entendre leurs chants ou leurs cris joyeux, et que les laboureurs saluaient le cortège au passage.

Les deux jeunes femmes chevauchaient côte à côte : derrière elles, et entre les pages, le sire Othon.

A une certaine distance suivaient les hommes d'armes et la litière. Les chevaliers du duc ouvraient la marche.

— Quel bonheur pour moi si je pouvais vous garder ici en Brabant ? dit Marie, d'une voix câline, à son amie.

— Moi-même, je ne souhaiterais pas mieux, répondit Luytgarde, mais si le ciel a décidé que je me marie, il faudra bien, quelque peu habituée à obéir que je le sois, que je suive mon seigneur et maître.

— Pourquoi ne pas prendre un mari dans votre propre pays dit Marie ? non sans intention.

— Et qui voulez-vous donc que je choisisse ? répondit son amie avec vivacité.

— Bien sûr un de ceux qui aiment la guerre... dit Marie en la contemplant fixement.

La hautaine et vaillante jeune fille rougit.

— Voulez-vous bien ne pas scruter mes secrets si indiscretement ! dit-elle à Marie avec un sourire charmant.

— Ce n'est pas chose rare ni mauvaise de voir la force unie à la grâce, répondit Marie.

— Cela prouve-t-il que vous n'auriez pas repoussé les avances du sire de Wittelsbach Othon le Rouge, plaisanta Luytgarde. Non, Marie, poursuivie-elle sérieuse et presque en chuchotant, c'est une faiblesse, j'en conviens ; mais pour une femme de ma trempe il n'existe pas d'hommes, même tels qu'on les désirerait, auxquels on ne voudrait voir un caractère encore plus viril. La nature se plaît quelquefois aux exceptions. Et celles-ci sont-elles toujours condamnables ?

— Certainement non, répondit Marie, et j'en fournis moi-même un exemple. Où trouveriez-vous une autre princesse qui, animée du désir le plus sincère de faire le bonheur de ses amis, voudrait fiancer sa future vassale à un chevalier qui est loin de lui être indifférent à elle-même.

Luytgarde écarquilla ses grands yeux.

— Et vous voulez me marier à un gentilhomme brabançon ?

— Assurément, ma chère, celui que je vous destine est ici près de nous. Parlons bas.

— Le fils du comte de Cilley ?

— Lui-même : mais c'est un cadet, et il ne demandera pas mieux que de vivre dans le Brabant.

— Oui, nous venons d'apprendre pour l'amour de qui, répliqua Luytgarde avec humeur.

— Il changera d'avis, reprit Marie. Le sire Othon de Cilley ne peut rester insensible à vos charmes. Vous avez toujours brillé entre toutes : et les poètes de Souabe ont été assez imprudents pour dire que votre Etoile resplendissait à côté de la mienne, ce qui veut dire au-dessus. Laissons les choses comme elles sont, mon héroïne. Je veux seulement placer à vos côtés un gardien, afin d'avoir un allié qui, lorsque je paraîtrai à la cour, prendra soin de mes intérêts par dévouement et vous protégera contre trop d'encens flatteur.

Tout ceci fut dit par Marie avec la plus aimable simplicité et sur un ton moitié railleur.

Les deux amies causaient encore lorsqu'elles entendirent derrière elles le bruit d'une troupe de cavaliers qui semblait vouloir les rejoindre.

L'escorte formée par les chevaliers du duc était trop loin en avant pour l'avertir, et la plupart des serviteurs avait fait halte en arrière avec les chariots.

Avant que l'on eût pu se rendre compte de leurs intentions, les nouveaux venus avaient entouré la petite troupe. Le sire Othon, les deux pages et les quatre chevaliers qui se trouvaient avec eux, tirèrent tous ensemble leurs épées ; mais on les saisit brusquement, on les enleva de leurs chevaux et on les garrotta, non cependant sans qu'un des pages eût sonné du cor.

— Fuyez, Marie, s'écria Luytgarde en donnant un coup de housine au cheval de son amie,

Le chef de la bande, que l'on ne pouvait reconnaître — il portait comme tous ses compagnons un bouclier noir et un casque qui lui enveloppait toute la tête — laissant le soin de garrotter Othon à deux des siens, s'élança à la poursuite de Marie.

Mais Luytgarde ne l'avait pas perdu de vue. Avec une habileté extraordinaire, elle fit cabrer son cheval et le fit retomber de tout le poids de son avant-train sur le chevalier qui, à cette attaque inattendue, perdit l'équilibre et vida les arçons ; alors la jeune damoiselle fit tourner bride à son coursier, d'un second coup de housine chassa dans les bois la monture du chevalier gisant sur le sol, et se mit à la poursuite des cavaliers qui emmenaient Othon.

Au même instant, ils furent rejoints par les serviteurs, lesquels, ayant entendu le signal dans le lointain, accoururent à bride abattue.

Les agresseurs s'enfuirent dans les bois en abandonnant derrière eux Othon, leur prisonnier, lié sur son cheval.

En un clin d'œil, Luytgarde se trouva à ses côtés et, saisissant la riche poignée d'un petit poignard qu'elle portait à sa ceinture, elle trancha ses liens.

— Hélas, damoiselle, lui dit le chevalier, j'aurais voulu vous être attaché par tous les liens de la reconnaissance ; mais vous devoir la vie, la liberté !

— Pardonnez-moi ce service, répondit la jeune fille en lui tendant la main ; c'est parfois le rôle de la faiblesse de venir en aide à la force.

Lorsqu'ils retournèrent à l'endroit où avait eu lieu l'attaque, ils ne retrouvèrent plus l'agresseur, mais un instant plus tard, ils l'aperçurent debout sur

une éminence, la tête nue, et ils reconnurent le sire de Wittelsbach, qui leur lança un adieu terrible et disparut derrière un coteau boisé.

* * *

Une semaine plus tard, nos amis reprenaient le même chemin que nous leur avons vu suivre; Marie, accompagnée de son époux, le fils du duc Henri; tous deux en grand deuil. La belle héritière de la maison de Berkel, avait à ses côtés Othon de Cilley, qui projetait désormais de lier son sort au sien par des liens sacrés.

Ils venaient d'apprendre une terrible nouvelle; lorsque Othon de Wittelsbach avait voulu enlever la duchesse, ses mains étaient encore teintes du sang de son père que, dans un amer ressentiment, il avait tué traitreusement dans son château d'Altenburg.

Les seigneurs et les dames allaient rendre les derniers honneurs au défunt.

Trois mois après, furent unis par les liens du mariage, Othon, qui devait porter désormais le nom de Berkel, et Luytgarde, l'héritière de la race, laquelle n'ayant plus de descendance mâle, était destinée à s'élever dans le ciel des Pays-Bas, comme une étoile brillante.

Othon obtint du duc Henri, à la prière de la duchesse, le droit de porter dans ses armes : « D'AZUR A DEUX ÉTOILES D'OR ».

* * *

Ici devait venir le livre second de la chronique de Berkelé, où il est dit comment les descendants de messire Othon de Cilley ajoutèrent à leur blason la troisième étoile d'or. Voici ce que la tradition nous a conservé à cet égard.

* * *

Délivré d'une longue captivité, le sire Arnold de Berkel, qu'une blessure incurable rendait incapable de porter l'épée à l'âge de quarante-deux ans, était de retour au pays de Brabant et mendiait son pain.

Avec tristesse il revoyait ces forêts, où il avait chassé si souvent pendant sa jeunesse, ces châteaux où il avait été maintes fois accueilli comme un visiteur bienvenu.

A la nuit tombante, comme il approchait de la demeure qui avait été donnée en fief par le duc au sire de Oisterwic, de la balustrade du pont-levis et par-dessus le rempart, il aperçut la cour intérieure éclairée de flambeaux et une foule empressée de serviteurs. C'était la Saint-Jean d'hiver, et le duc lui-même faisait peut-être partie des invités, recevant en ce jour l'hommage d'un grand nombre des seigneurs et des dames les plus illustres.

Le pauvre pèlerin n'eut pas le courage de sonner le cor appendu à la porte de cette demeure où son père avait commandé et où sa vaillante mère, qui ne lui avait donné le jour qu'après vingt ans de mariage l'avait si tendrement aimé.

Une épaisse couche de glace recouvrait le sol; le vent hurlait à travers les arbres de la forêt dépouillés de leurs feuilles; chaque fois qu'il respirait, le voyageur ressentait un nouveau frisson; mais le Ciel était dans son cœur; et les larmes qui coulaient le long de ses joues étaient aussi des signes de joie et d'exaltation; il n'avait pas renoncé à la devise de sa maison : « IE UIUE EN ESPOER. »

Cependant, il s'agissait de se procurer un gîte pour passer la nuit. Péniblement il se traîna sur son fidèle bâton de voyage à travers la contrée bien connue, mais inhospitalière. Au loin, il aperçut les rares lumières du village d'Oisterwic. Soudain, il se sentit possédé irrésistiblement du désir de passer

la nuit, en cet endroit même, dans le sanctuaire de Marie, près du célèbre tilleul aux trois berceaux formés par la nature et par l'art.

Une profonde blessure qu'il avait au front s'était ouverte à la suite des fatigues du voyage et aussi de l'émotion que lui causait son retour dans la patrie. Son bras et sa jambe gauches qui avaient, durant de longues années, dû traîner une lourde chaîne lorsqu'il était forcé, sous le bâton des Sarrasins, de cultiver la terre, lui refusaient presque tout service et un picotement inquietant s'y faisait sentir plusieurs fois par jour. Avec la plus grande difficulté il parvint à l'endroit qu'il avait choisi pour se reposer.

Il éteignit sa soif à une citerne proche du lieu saint. Puis il lava sa blessure, y appliqua le bandage le mieux qu'il put et entra dans le sanctuaire.

La chapelle se composait d'un porche et de deux pièces. A gauche, dans le fond, on avait construit une sacristie.

Le porche était séparé de la nef par une cloison en chêne avec une porte à battants. Lorsqu'on pénétrait dans la nef, la lumière mystérieuse qui rayonnait des trois lampes garnies de cierges, suspendues à la voûte de la seconde moitié du chœur, enveloppait le visiteur d'une atmosphère de force et de consolation.

Par une grille en cuivre délicatement ouvragée qui s'élevait du sol jusqu'à la voûte en ogive et dont le milieu s'ouvrait comme une porte, on avait vue sur l'autel.

Les murailles, au-dessous des fenêtres à vitraux qui, en ce moment, ne pouvaient déployer l'éclat de leurs couleurs, étaient recouvertes d'exquises peintures représentant des scènes tirées de l'histoire de l'Église. On y voyait et on y reconnaissait partout Marie qui venait redresser les torts, soutenir les courages chancelants, recueillir les larmes de repentir et d'amour sur les visages des pécheurs, guérir les malades et consoler les affligés.

Les trois vitraux représentaient les Mystères douloureux, joyeux et glorieux de la vie de la Vierge.

La statue de Marie, placée sur un piédestal au-dessus de l'autel, se détachait sur ce fond sombre.

Des deux côtés de la porte en métal ouvragé, courait, le long de la grille, un banc usé par les genoux des fidèles.

En entrant par la porte du porche qui se referma derrière lui en battant, le sire Arnold fut tellement frappé à la vue de ce petit paradis qu'il se prosterna sur le sol, sans ressentir aucunement le froid des dalles grises ni la douleur de ses blessures.

Quant à ce qui lui advint plus loin, écoutons le récit d'un ancien chroniqueur :

« Le sire Arnold, après qu'il fut ainsi resté prosterné environ quatre ou cinq heures, épuisé et sans connaissance sur les dalles de la chapelle, s'entendit appeler par une voix d'une extrême suavité qui lui dit : « Mon enfant. » Le sire Arnold se redressa alors sur ses genoux, sachant à peine s'il était endormi ou éveillé. Marie était descendue de son piédestal et se tenait debout presque de grandeur naturelle dans la porte ouverte du chœur. Elle remit à l'enfant Jésus la pomme qu'elle tenait à la main, et s'avançant lentement, le bras tendu, vers le chevalier, elle le regarda avec un sourire d'une douceur infinie, et lui parla ainsi avec amour : « Mon fidèle serviteur, comme « tu ne m'abandonnes pas, de même je ne puis ni ne veux t'abandonner. « Tes souffrances sont terminées. » Et, en même temps, de sa main délicate, elle lui toucha le front, lui posa son enfant dans les bras, se pencha sur lui et lui remua non seulement le bras, mais aussi le genou et la jambe gauches. Elle lui reprit alors le petit Jésus, et tout redevint sombre aux yeux du sire Arnold. »

Voilà les paroles de l'ancien chroniqueur et voici ce qui se passa ensuite :
Il n'y avait pas une heure que le sire Arnold était dans la chapelle, lorsqu'il fut distrait en sursaut de sa prière par un grand vacarme.

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement, plusieurs personnes, dont le vêtement indiquait le rang élevé apparurent et parmi les plus notables de tout le pays se trouvait le duc Jean, le célèbre chevalier-troubadour.

Leurs riches manteaux de velours à fourrures étaient couverts de neige et le vent soufflait avec rage contre les murailles du sanctuaire.

— Réfugions-nous ici et prions ! dit le duc au sire d'Oisterwic qui était entré avec lui et marchait à ses côtés.

Et se tournant vers sa suite, il dit :

— Que l'on retourne à Berkel avec les chevaux et qu'on les y remise. Je reste ici avec le sire pour attendre l'arrivée du prêtre desservant. Peut-être nos prières obtiendront-elles la conservation des pauvres manants que cet ouragan violent menace de la ruine.

Cet ordre fut obéi.

Le sire Arnold était agenouillé devant la grille dans un coin du côté de l'évangile et hors de la vue des seigneurs.

Il avait déposé son manteau replié sur les dalles au milieu du temple et y vit s'agenouiller le duc : lui-même se plaça à genoux à côté de lui.

Le vent continuait à faire rage autour de la chapelle, faisant trembler les vitraux, et tirant des sons aigus de la petite cloche qui la surmontait.

Le vieux prêtre ne tarda pas à arriver ; il salua courtoisement le duc et ouvrit la porte de la grille. Puis il s'agenouilla sur les marches de l'autel.

Le prêtre récita lentement et à haute voix la salutation angélique : « *Ave Maria, gratia plena !* » et ensuite d'un ton solennel et suppliant la prière déjà célèbre de saint Bernard : « *Recordare, o piissima !* »

Et lorsqu'il eut fini, trois voix répondirent à l'envi : « *Amen !* »

Les deux gentilshommes tressaillirent légèrement en entendant cette troisième voix.

Au même instant, le sire Arnold s'avança vers eux. Ils virent alors un homme, blanchi par l'âge, mais d'une taille élevée, et qui avait plutôt l'aspect d'un guerrier que d'un pèlerin dont il portait l'habit. Son visage était coloré par l'enthousiasme, il éleva la main droite et dit :

— Seigneur duc, le Refuge des chrétiens ne manquera pas de nous exaucer. Regardez cette tête. Elle porte les traces de nombreuses années de souffrances ; mais il y a à peine une heure, elle saignait d'une blessure profonde et incurable. En voici la cicatrice. Voyez tout ce côté gauche ; il n'y a pas une heure qu'il était frappé de paralysie, et il est maintenant tellement vigoureux que je pourrais comme jadis rester dix heures à cheval et même porter le bouclier. Voilà ce qu'a fait Marie, qui est là devant vous...

A cette heure, dans cette chapelle, par cet ouragan, et dites avec cette énergie dans le regard et dans le geste, les paroles du pèlerin faisaient une profonde impression.

— Qui es-tu, étranger ? demanda le duc.

— Il fut un temps où l'on m'appelait le sire Arnold de Berkel. fut la réponse, ce que je vais être désormais, si je dois vivre encore, dépend de Dieu et de vous, seigneur duc.

— Le sire Arnold ! s'écria le duc Jean, le fils du célèbre improvisateur et chanteur, mort hélas, avant mon règne ! Dans quel état je vous trouve devant moi.

— C'est étrange, observa le sire d'Oisterwic, que personne depuis son départ pour la croisade n'ait plus entendu parler de ce gentilhomme.

— C'est moi, répondit Arnold avec calme, et vous êtes le sire d'Oisterwic

qui habitez le manoir de Berkel : mais ne craignez rien ; je n'ai plus aucun droit sur ce domaine et je ne vous inquiéterai pas.

— Nobles seigneurs ! dit le prêtre, demeurez à cette heure en paix. J'ai connu le sire Arnold enfant et adolescent, et je vais vous montrer l'épée en croix qu'il se fit brûler sur le bras, comme un gage donné à sa mère qu'il deviendrait un héros chrétien. Mais Marie elle-même semble confirmer les étonnantes paroles de ce pèlerin, écoutez, l'ouragan s'éloigne, la colère divine s'apaise, remerciez tous ensemble celle dont l'amour puissant s'est manifesté cette nuit d'une manière si frappante.

Lorsque la prière fut terminée et que la nature entière fut revenue au calme, on entendit le piétinement des chevaux et la lueur des torches apparut à travers les fentes de la porte du porche.

— Sire d'Oisterwic, dit le duc, nous acceptons votre hospitalité pour le restant de la nuit. Rentrons à Berkel. Je veux y conduire encore une fois celui qui, demain, sera mon hôte. Sire Arnold, donnez-moi la main ! Promettez-moi d'abord que vous irez prendre du repos. Il me faut un échevin vigilant dans ma bonne ville de Bois-le-Duc. Servez-moi en ceci, et si plus tard vous voulez de nouveau ceindre l'épée, je ne vous en empêcherai pas. Encore un mot : je connais la tradition de votre famille. Le rêve de votre père était de reconquérir dans son écu les trois Etoiles de Cilley. Il réussit à en obtenir deux : celles de la chevalerie et de la galanterie ; vous avez gagné la troisième : celle de la plus héroïque piété.

Voilà comment la lignée des Berkel porte d' « AZUR A TROIS ÉTOILES D'OR. »

L'ORGANISTE DE LA CATHÉDRALE

I

Bien des années à la suite, maître Janes, l'organiste aveugle de la cathédrale, avait eu pour guide un petit gars lorsque, par les sombres rues tortueuses ou le long des hauts fossés de la vieille résidence épiscopale, il se rendait à l'église. Mais le petit gars était devenu homme et, bien que maître Janes eût espéré voir ce plus intelligent et plus affectueux des écoliers auxquels il enseignait le plain-chant, se consacrer, à l'âge mûr, tout entier à l'Eglise, il était douteux que la Providence assignât à celui qui devait travailler dans la vigne du Seigneur, la ville d'Utrecht pour théâtre d'activité et ne séparât point les deux amis. En outre, les sous épargnés chaque semaine par l'aveugle n'étaient pas, au bout de douze ou treize ans de privations, suffisants pour permettre au jeune homme d'étudier la théologie à Louvain et pour lui laisser l'espoir d'atteindre à la hauteur que Janes avait fait plus d'une fois entrevoir à son pupille. Un noble et riche personnage s'était chargé de l'aimable orphelin ; mais le protecteur, qui était un homme d'épée, ne voulut point que son protégé devint exclusivement un homme de prière et d'évangile. L'organiste aveugle se soumit et dit : « Jacob, j'ai souvent songé avec anxiété à l'heure de ma mort, pour le cas où je te laisserai sans appui. Jacob, mon enfant, le bon Dieu a voulu te faire combattre pour sa justice, au lieu de t'appeler à annoncer sa parole et à te sacrifier à son amour. Va donc en paix, mon enfant, sous l'égide des saints aimés de Dieu. » Le jeune homme entra donc dans la carrière des armes et mourut de la mort prématurée des héros.

Depuis que le petit gars l'avait quitté, on voyait maître Janes aussi dispos, aussi calme et aussi joyeux qu'auparavant, faire ses promenades du matin, du midi et du soir à la cathédrale. Mais les petits garçons et les petites filles qui

couraient à sa rencontre et le prenaient par la main dans l'espoir d'avoir pour récompense une petite image de saint, une petite boîte, une petite cartable ou tout autre objet en bois qu'il sculptait si gentiment à tâtons, étaient parfois accueillis avec un grognement peu aimable par le petit chien barbet que l'aveugle tenait en laisse et qui marchait devant en sautillant. Il y avait quatre ans que la bonne petite créature avait fait fidèlement son service, quand elle commença à languir et, au bout de quelques jours, mourut.

Maître Janes déclina avec un sourire à demi triste l'offre que lui fit un enfant de chœur compatissant de donner un remplaçant au barbet.

— Ah ! dit-il, j'ai suivi ce chemin pendant tant d'années que je dois le connaître, comme il me connaît.

D'ailleurs, messire Gisbert de Brederode, chanoine de la nouvelle cathédrale et éligible à l'Evêché, avant d'avoir été appelé ailleurs, avait procuré un logement au bon organiste, derrière le palais épiscopal, en sorte que maître Janes n'avait, depuis lors, qu'un pas à faire pour aller de sa demeure au cimetière et à la cathédrale, dont il avait toujours sur lui la clef de la petite porte qui donnait accès à l'orgue.

On se tromperait si l'on croyait que dans le refus de maître Janes, il y eût la moindre velléité de désespérance et d'abattement, à la suite des pertes qu'il avait éprouvées. Oh ! non, ses sentiments se lisaient dans sa physionomie, et cette physionomie était aussi placide, aussi contente qu'elle pouvait l'être, en tenant compte des rides creusées par les soucis des jours passés, par les amertumes de la cécité, par les atteintes de l'âge, que caractérisaient le teint jaunâtre et l'extrême maigreur des traits.

Sept hivers et sept étés avaient tour à tour promené leur souffle sur les hauts vitraux aux sombres couleurs de la cathédrale ou sur le parvis de l'abbaye de Saint-Paul, depuis que maître Janes, qui n'en faisait la distinction qu'aux flocons de neige tournoyant autour de son chaperon ou aux senteurs parfumées, arrivant par la porte du couvent, allait à l'église, sans autre compagnon que sa canne de jonc. Quand il débouchait de la ruelle étroite, qui séparait le palais épiscopal de l'église Saint-Sauveur, il était plus précis que l'horloge de la cathédrale même pour les ecclésiastiques et les bourgeois habitant les alentours des quatre ou cinq maisons religieuses réunies sur ce point de la ville. Mais quand il avait pris sa place accoutumée à l'orgue, plus d'une fois il lui arrivait d'oublier le moment du départ, du repas et du repos, sans songer à rien au monde.

Les fidèles pouvaient difficilement concevoir comment Janes pouvait s'attarder ainsi à jouer, à chanter à mi-voix, alors que l'église était déjà vide, et le soir, bien des heures après qu'on avait éteint des chandelles et des lampes. Quelques-uns de ses élèves, enfants de l'école, rattachée à l'église par le Chapitre de Saint-Martin et dirigée par les chanoines, restaient souvent, après la leçon qu'on leur donnait à la petite orgue, assis en silence, écoutant et regardant, cachés derrière les tendins partant des sommiers de l'orgue et s'élevant encore plus haut avant d'étayer la voûte de la nef plongée dans la pénombre. Alors le soleil tamisait ses derniers rayons rougeâtres à travers les vitraux peints, éclairant le visage de l'organiste aveugle dont la tête vénérable ceinte de quelques cheveux gris se détachait sur les ombres qui remplissaient l'espace autour de l'orgue. Alors, aussi, ramassé sur lui-même, le dos voûté, penché sur les touches, il commençait une douce et triste mélodie, tandis que s'échappaient de ses lèvres, tout bas, quelques paroles inintelligibles traduisant ses sons émis par l'instrument. Comme un vol épais de blanches colombes, les accords harmonieux s'élançaient de l'orgue, tantôt planant, tantôt avec un bruit pareil à un battement d'ailes, et allaient, dans le vide de la vaste église, se répandre, se confondre, pour se mourir là-haut, au-dessus de l'autel, en

soupirs¹. Peu à peu le jeu de l'aveugle devenait plus éclatant. Les enfants, pieusement attentifs à mesure que le crépuscule du soir rendait plus indécise la stature de leur bon maître, croyaient voir sa figure s'illuminer davantage comme d'une vive lumière naissant entre lui et son instrument. On eût dit que celui-ci se pétrissait sous les doigts de l'artiste inspiré, qui lui faisait produire des sons dépassant de beaucoup en force, en finesse, en étendue, en richesse de nuances, la puissance connue de l'orgue. Le maître semblait s'identifier avec son clavier à mesure que la mélodie s'élevait et la tendre plainte de l'âme enchaînée se transformait en un chant d'extase, ardent et sonore ; l'esprit s'élançait avec violence vers son Dieu ; le corps aussi s'affranchissait de la gêne, de l'abaissement où il avait coutume de demeurer ; la tête semblait vouloir percer la voûte du Ciel ; les yeux éteints paraissaient trouver des regards pour monter jusqu'à la Divinité. On eût cru que maître Janes planait au-dessus de l'orgue, et pourtant il faisait mouvoir avec une habileté et une énergie inconnues les touches et les pédales qui se faisaient l'écho des aspirations intérieures de son âme. Souvent celles-ci traduisaient avec une expression ayant aussitôt pour effet d'ajouter encore à son enthousiasme et de verser en lui des ferments nouveaux et féconds d'où naissaient presque immédiatement, avec une abondante richesse, de nouvelles merveilles d'harmonie. Quelquefois aussi son sentiment s'épanchait en un murmure d'accords doux, presque monotones, mais ininterrompus. Et alors ses doigts serrés tremblaient sur le clavier ; des gouttes de sueurs ruisselaient sur son visage en feu, tandis que, le front et les sourcils unis, les paupières immobiles, les lèvres avancées, il semblait recueillir la rosée d'une musique surnaturelle que nul autre que lui ne pouvait entendre. Et pendant des heures et des heures, fredonnant, chantant, parfois éclatant en accords puissants qui se roulaient avec fracas sous la voûte de l'église, il répétait :

*Deus, meus et omnia,
Deus, Deus, meus et omnia.*

Frissonnants de respect, pénétrés d'un sentiment qu'ils ne pouvaient se définir, les enfants, blottis dans leur coin, joignaient involontairement les mains et disaient un *Pater*. Le léger battement de leurs pieds sur les marches de l'escalier en colimaçon par où ils s'éloignaient, le tirait d'ordinaire de sa rêverie, à moins que le petit enfant de chœur, qui faisait manœuvrer le soufflet, ne se fût endormi et que l'artiste ne fût ainsi rappelé à lui-même. Avec la rude manche de son tabbard, il s'essuyait alors la face, levait une dernière fois au ciel ses yeux sans lumière, bénissait avec les deux doigts de la main droite le clavier et regagnait sa maison.

Sa maison ? Qui l'aurait vu occupé dans sa chambre n'aurait pu penser combien il est malheureux d'être complètement privé de la vue. Il avait une pièce assez spacieuse avec un jour très haut. Sur la table adossée à la digue dont la séparaient deux fenêtres fermées dans le bas par des contrevents, se trouvait une croix d'ébène avec un Christ d'ivoire. De chaque côté de la table un tabouret pliant en cuir ; au fond, à gauche, une simple couchette cachée par un rideau de laine brune, et tout auprès un prie-Dieu au-dessus duquel pendait un petit bénitier garni de rameaux et d'un chapelet. Les murs blanchis étaient ornés d'un saint François dans un cadre en ogive, d'une Sainte Vierge sculptée, entre deux chandeliers et d'une couple d'enluminures peintes à l'huile. Une petite armoire en noyer, dont les portes et les tiroirs étaient ouverts et laissaient voir quelques livres déjà d'un long usage, se

1. La place qui se voit actuellement entre la tour et l'église n'existait pas alors, et le chœur et les bas-côtés de l'église retenaient alors celle-ci à la tour.

remarquait près de la fenêtre. En face, on voyait un tour avec quelques ustensiles ; une lampe en fer, qu'on n'avait jamais allumée, était accrochée au plafond ; une petite harpe à la muraille, et sur la table que nous avons déjà nommée, reposaient les matériaux ou les derniers produits du travail du laborieux aveugle. Il fallait le voir aller et venir dans sa demeure, observer la fermeté de son pas, la précision de chacun de ses mouvements, avec quelle assurance il prenait un objet, et comme il fixait ses yeux sur tout ce qu'il faisait, ainsi qu'aux jours où il n'était pas encore privé de la vue. Presque toujours, il fredonnait quelque gai refrain, en cousant, en écrivant ou dessinant. Souvent il étendait la main pour saisir sa harpe, mais il se rappelait aussitôt qu'il ne pouvait en tirer de son d'orgue et la remettait promptement en place.

Le samedi, avant de se rendre à vêpres, il allumait une petite chandelle de cire devant l'image de la *Consolatrix afflictorum*. Mais, à proprement parler, il regardait comme des moments perdus ceux qu'il passait dans sa chambre, car son chez soi, son vrai chez soi était sous les hautes voûtes, au milieu des Martyrs et des Pères dans l'atmosphère légèrement embaumée d'encens, et tout particulièrement sur le banc de son cher orgue, cet *alter ego*, l'instrument à qui il pouvait sans cesse confier toutes ses pensées. Il n'avait jamais vu cet orgue et, pourtant, il le connaissait mieux que personne dans toute la ville diocésaine et mieux que toute autre chose au monde. Il ne connaissait pas seulement les trois corps élancés et la forme richement ornée de la grande œuvre d'art, mais il en savait distinctement les qualités et les défauts et la forme et l'aspect des milliers de touches, des registres et des pédales ; il avait toujours sur lui un chiffon ou un plumeau pour enlever les moindres poussières de l'instrument même ou des sculptures, et les nombreuses petites figures et statues, surtout sainte Cécile, avec son orgue, à la gauche, et saint Martin à cheval, à la droite, étaient les objets de son attachement et de ses soins, autant qu'auraient pu l'être des enfants, objets de la tendre sollicitude d'une mère.

Cependant, depuis le mois d'août de l'an de Notre-Seigneur 1482 jusque vers le mois d'après de l'année suivante, pourquoi donc maître Janes est-il monté moins souvent à l'orgue ? Et s'il se rend parfois à l'église, pourquoi n'a-t-il plus ce pas décidé de l'homme qui sait quelle tâche il a à remplir en ce monde, pourquoi se traîne-t-il en se courbant, la démarche indécise, et entre-t-il presque timidement, comme un aveugle, non plus comme l'organiste de la cathédrale, mais comme un mendiant ? Et d'où vient qu'il a l'air sérieux, presque triste, comme s'il avait encouru la disgrâce du bon Père céleste et de ses amis communs se reposant, dans l'éclat de la gloire éternelle, de leur pèlerinage sur la terre ; comme s'il avait à craindre autre chose que d'offenser son Dieu, et comme si la meilleure partie de sa vie ne s'était point passée à prier pour avoir la grâce de ne pas commettre un péché mortel ?

En voici la cause : c'est la même qui a rendu muettes les cloches qui avaient coutume d'inviter à la prière, la même qui fait oublier au sacristain, quoique l'horloge de la ville ait sonné l'heure du service, d'allumer les cierges et d'ouvrir le missel ; la même qui fait que l'église s'illumine tard pour les grandes solennités et que les portes en restent fermées, que l'on ne voit plus que fort rarement un chanoine ou un frère du couvent, passer enveloppé de sa robe et disant son bréviaire, pour se joindre à la procession solennelle des cent prêtres en splendide chasuble, en camail, en aube blanche ou en humble vêtement monacal, avec leur cortège de milliers de bourgeois, portant des flambeaux et des bannières, avec le signe de la Rédemption en tête et l'évêque devant le Saint Sacrement sous le dais de velours. Cette cause qui fait que la moitié de la ville se répand en pleurs et en prières, tandis que l'autre moitié blasphème et forge des plans sinistres et verse le sang, pour finir par s'emparer de la per-

sonne du pasteur diocésain et le conduire hors de la ville sur un char à foin ; cette cause, c'est l'interdit prononcé par le saint père Sixte IV, l'excommunication lancée contre les habitants d'Utrecht, rebelles aux commandements de l'Eglise, l'excommunication, qui a ordonné la clôture de la maison de Dieu.

On se représente comment maître Janes avait accueilli ces événements, qui lui ôtaient son travail et son plaisir, ses pieux exercices et son passe-temps, sa poésie et en grande partie sa vie. Il continuait, il est vrai, ses leçons de chant, mais qui donc peut s'acquitter de ce devoir avec ferveur, avec courage, avec patience, quand il n'y a ni prière ni chant qui précède l'enseignement ? Oh ! comme il aimait le samedi à accompagner la belle litanie de toute l'effusion, de toutes les bénédictions de son âme, quand la *Stella matutina*, la brillante Etoile du matin du Jour Nouveau, la *Rosa mystica*, la rose odorante de la tige de Jessé, était l'objet de toutes les invocations ; quand la *Virgo Virginum*, la *Mater amabilis* était encensée, honorée, suppliée d'intercéder auprès de son Fils bien-aimé ! Et maintenant, plus rien de tout cela ! La voix de son orgue demeurait silencieuse, l'Eglise vide. L'âme de Janes s'alanguissait. Et pourtant il ne connaissait rien de ces anxiétés, de ces tristesses, réservées à un siècle futur, plus policé, et tantôt plus, tantôt moins enclin aux idées spirituelles. L'organiste gardait dans son for intérieur et dans l'expression de son visage tout son calme. Il ne songeait même pas toujours à la privation qu'il avait à subir, et sa pensée ne la lui rappelait que lorsqu'il était dans sa chambre et il se rappelait alors parfois, comment il était maladroit dans tout ce qu'il faisait, parce que c'était l'heure où d'ordinaire il jouait le *Defensor* ou le *Tantum ergo*.

II

Au mois d'août de l'an 83, Utrecht fut assiégé par l'archiduc Maximilien avec le dessein de rétablir sur le trône épiscopal l'évêque chassé, Mgr David de Bourgogne.

Ils faisaient un bruit étrange et sinistre aux oreilles de Janes et des anciens, ces boulets de fer qui avec la poudre en usage depuis à peine cent ans, se lançaient à l'aide de couleuvrines et de mortiers contre les remparts de la ville. Et lorsque le 6 septembre l'organiste entendit un sourd piétinement de chevaux, un enfant de l'école lui cria en passant « que c'était l'armée de messire Maximilien, le duc qui entrait dans la ville avec les *Cabelliauds* de Hollande par le grand pont » que les assiégés avaient dû, comme condition de paix, jeter sur leur fossé. Il y avait un tumulte, un vacarme, une animation de tout genre et Janes se souvenait du temps où il avait pris part à quelque chose de tel, et s'il n'avait été si proche de la tombe et n'avait si ardemment souhaité la gloire de Dieu, il aurait presque été chagrin d'être aveugle et de ne pouvoir admirer ce magnifique cortège.

Entretemps, ce même soir, un serviteur de l'évêque, qui avait fait son entrée dans la ville, était envoyé vers maître Janes, pour inviter celui-ci à se trouver dans une heure au palais. Le messager trouva l'organiste, après l'avoir cherché chez lui et à la cathédrale, occupé à ses prières dans la crypte de l'église du Sauveur, dite la vieille cathédrale, où était appendue la croix noire, qu'il avait plu à la miséricorde du Dieu et Père Tout-Puissant, dans le violent incendie de l'an 1148, de laisser intacte au milieu des flammes, quand la chapelle de la Croix et une grande partie de la ville avaient été réduites en cendres.

Le serviteur de l'évêché interrompit l'organiste dans ses dévotions et lui transmit l'invitation de son maître ; tout en ne négligeant point d'ajouter que c'était pour plaire au duc Maximilien qui était grand amateur de musique et passait pour professer lui-même cet art.

— Eh ! dit maître Janes, que serai-je dans une société aussi brillante et

comment pourrai-je charmer des oreilles accoutumées aux chants terrestres les plus mélodieux et les plus doux que j'ai oubliés, ou ne prenant plaisir qu'à un art plus raffiné, plus agréable que le mien. Sa Grandeur Mgr l'Évêque et Son Altesse Mgr le duc Maximilien, à franchement parler, en seraient complètement déçus, surtout, ajouta-t-il avec un sourire d'une innocente malice, après le repas qui a restauré leurs forces et qui leur fait désirer quelque délassement de l'esprit. Non, maître Guido, en conscience, déconseillez cela à Monseigneur.

— Mais, simple homme, répondit Guido, vraiment, je commence à douter de la subtilité des aveugles. Croyez-moi, poursuivit-il, se repentant aussitôt de cette parole un peu dure qui avait fait rougir légèrement l'organiste, croyez-moi, maître Janes, — et, tout en parlant à voix basse, il l'entraînait au dehors — vous n'y avez aucun profit vous-même à faire des difficultés. Tenez, à parler ouvertement, plus d'un qui sait de quelle farine est pétri votre cœur, a pitié à vous voir vivre ainsi dans la misère et dans l'abandon. Plus d'un, et moi-même, — n'est-ce pas vous qui avez appris à mon garçon à chanter si bien le *Stabat Mater*, — mais nous disons, par saint Martin, ce n'est pas bien de la part du Chapitre, que ces messieurs ne fassent pas quelque chose de plus pour maître Janes.

L'aveugle fit un geste de la main.

— Je suis logé pour rien, dit-il doucement, Dieu bénisse Mgr Gisbert de Brederode.

— Soit, répondit Guido, mais, voyez-vous, je vous le dis confidentiellement : Sa Grandeur parlera en votre faveur au duc, et c'est lui qui est maintenant le maître, et il vous procurera une prébende¹ dans la vieille cathédrale, ah ! ah !

Guido eut un éclat de rire et jeta un regard perçant sur l'aveugle.

Celui-ci secoua la tête et dit :

— Pourquoi parler ainsi, Guido ? Avez-vous jamais vu que j'aie désiré quelque chose en dehors de ce qui m'a été départi par la bonté de Dieu ? Pourquoi dites-vous que je suis dans la misère ? N'ai-je pas tout ce que j'aurais pu désirer.

Guido ouvrit de grands yeux.

— Tout le monde peut obtenir ce qu'il désire, continua l'aveugle, ou du moins en avoir l'espoir, et c'est la moitié de la jouissance, car on n'obtient pas toujours, non ; mais j'ai eu cette grâce que mon ange gardien m'a dit ce qu'il y avait de mieux à souhaiter pour être le plus heureux des hommes.

Guido, qui tenait le bras de maître Janes, se rapprocha de lui plus étroitement avec intérêt. Ils hâtèrent un peu leurs pas qui les conduisaient par les premières rues venues. Janes semblait si désireux de parler, qu'il oubliait où il était et à qui il s'adressait. Il agitait avec vivacité sa canne et poursuivit, le visage épanoui, ses confidences :

— C'était un jour important, mais j'avais déjà vu bien des choses. Mon père était chevalier et avait combattu sous le duc Philippe de Bourgogne, dont il était particulièrement aimé ; moi-même j'avais été à la guerre, dans ma jeunesse. Mon père — hélas ! pourquoi ne puis-je le bénir avec la pieuse tendresse d'un fils, par l'amour du Christ... — servait sous messire Roland de Utkercken, capitaine du duc, à la seconde bataille devant Allen, contre les ennemis des « Cabéliards ». Saisi à la vue de dame Jacqueline, qui assistait en personne au combat, il trahit ses ennemis et l'armée du duc fut cruellement battue, tandis que mon père — terrible expiation — succomba aux suites d'une blessure que son commandant messire Roland lui avait infligée de sa propre main. Ma

1. La prébende, ou revenu d'un canonicat, était quelquefois donnée à des laïques.

mère mourut de chagrin. Moi qui n'étais attaché à aucun prince par les liens du sang, du serment ou de la sympathie, et n'avais soif que de la gloire des aventures et des exploits chevaleresques, j'assistai, peu d'années après la mort de mes parents, à un tournoi donné par les amis de la comtesse Jacqueline, en son honneur, à la digue de Saint-Martin.

Il y avait une jeune fille qui me plaisait parmi ces spectateurs, et un jeune homme parmi les champions, que je détestais parce que je lui reprochais d'aimer celle que j'aimais moi-même et qui m'avait engagé sa foi. Je voulais en finir une fois pour toutes avec cette rivalité et le lui dis :

« — Jeune homme, je mets tout mon bonheur à la pointe de cette lance.

« — Une pointe qui est un peu fine, répondit-il.

« — Elle entrera d'autant mieux dans la poitrine d'un orgueilleux, répliquai-je avec ce courage qu'inspire la force de l'amour.

« Nous nous précipitâmes l'un sur l'autre la lance en avant, et l'on m'emporta mourant hors du champ clos. La jeune fille que nous aimions, avertie du malheur, accourut à mon secours. Elle ne voulut pas accepter le pacte que nous avions fait et refusa obstinément sa main au vainqueur. Mais trois mois après elle fut, en se rendant à la chasse, atteinte par une flèche qui la blessa mortellement. Sur la flèche étaient écrits ces mots : *Ni lui, ni moi*. Je tâchais de laver mon honneur et de consoler mon chagrin en me plongeant dans l'étude des livres. Je puis me rappeler encore le temps, le beau temps où je voyais... des deux yeux. Oh ! ces magnifiques et fines enluminures dans les manuscrits du couvent et ces encadrements fleurons, dotés, ornés des couleurs les plus délicates sur le beau parchemin avec des alternances de lettres rouges et noires. Mon cœur se dilatait lorsque j'ouvrais les fermoirs de cuivre jaune qui scellaient, pour moi, la sagesse. Ah ! j'ai fait bien des expéditions dans les bibliothèques des Pères Bénédictins. Je lisais, je lisais, prenant à peine le temps de prier, et tout cela pour oublier mon amour et mon déshonneur, mais surtout, surtout mon amour, car le lien avait été si solidement attaché et si péniblement rompu.

« J'allais de clocher en clocher, de ville en ville, ne trouvant pas de repos. Secrets de la nature, mystères des Ecritures, je voulais tout examiner, tout résoudre ; mais le repos ardemment désiré me fuyait, sous quelque entassement de science que j'essayasse d'étouffer mes sentiments et de les réduire au calme. A la fin l'ambition militaire se réveilla de nouveau en moi et j'entrai au service d'un prince allemand.

« A la tombée du soir, après une journée de fatigue, je marchai le long d'une rivière qui s'appelle le Neckar, et je m'assis, après avoir erré longtemps, sur une pierre au bord du chemin. Je vis à quelque distance de moi, dans la pénombre, un beau jeune homme, à la taille svelte, vêtu d'une longue robe blanche, dont les plis se drapaient, en tombant à ses pieds, sur le sol. Il n'avait ni bonnet, ni chapeau, son front et sa chevelure ondoiyante rejetée en arrière me semblaient éclairés d'une chaude et vaporeuse lumière. Il ne me regardait pas, mais s'approcha de moi lentement ; il me prit par la main et je ne sentis aucun frisson dans mes membres. Il me dit : « Suis-moi, mon ami, » sans que je l'entendisse parler. Il me mena dans le bois sans que j'eusse à mouvoir les pieds, je ne sentais le contact de la terre qu'aux feuilles sèches qui se repliaient sous mes pas.

Alors le bois s'enveloppa d'une grande obscurité où il n'y avait que silence et froid. Je sentais toutefois bien qu'il devait être très vaste. De temps à autre il me semblait que je m'élevais dans les airs et par instants, je voyais comme un nuage qui passait devant ma tête. Le jeune homme me tenait-il, je ne saurais le dire. Et, je sais encore moins combien de temps dura ce voyage. Mais, peu à peu j'arrivai dans un beau palais avec des arbres chargés de

pommes d'argent et de feuilles d'un vert foncé, mais le ciel était noir ou si sombre, qu'il paraissait noir. J'eus un saisissement, car j'aperçus devant moi l'image de l'empereur Charles qui portait dans sa main un globe terrestre sur lequel était plantée une croix resplendissante, et dans sa droite, il avait une épée qui était comme une flamme blanche. Et il me semblait que je lisais sur la physionomie du saint guerrier et conquérant, ces paroles : « Ce n'est point dans la gloire des armes ni dans la richesse que réside le salut, mais dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. » Et je m'éloignai de là, et j'arrivai à une eau limpide et vaste, et une tête vénérable émergea de ce lac, et je demandais qui c'était et on me répondit : « Albert-le-Grand » le sage homme de Cologne qui s'entendait à résoudre toutes les questions, possédait le secret de faire renaître l'hiver en été, et excellait dans la géométrie et la physique.

« J'ai sondé les profondeurs, dit-il ; la mer est lourde à porter et les perles sont sans éclat quand elles arrivent à la lumière. Ce n'est point dans la science qu'est le bonheur de la terre, mais dans le sacrifice de tout à Dieu. »

Je hâtai mes pas, en me dirigeant plus loin et je me trouvai au milieu de nombreux peupliers ; le ciel y était plus serein, et à l'horizon brillait une douce et agréable lumière pourprée. Une figure de femme en marbre y était étendue sur un mausolée, et la place à côté d'elle était vide. Elle ne joignait pas les mains, mais s'en couvrait le front. C'était Héloïse. Sans remuer les lèvres, elle disait, tandis qu'une larme roulait sur ses joues blanches :

« Ce n'est pas l'amour qui donne le bonheur, mais l'espérance de la vie éternelle, où nous trouverons le bien-aimé. »

« Alors, je ne vis plus rien, mais j'entendis une douce musique autour de de mes oreilles, je sentis une douce main caressante qui se posait sur mon front en me bénissant, et je sentis que la lumière allait se faire autour de moi, et je voulus ouvrir les yeux, et je m'aperçus que j'étais aveugle !

Cet événement a toujours beaucoup attristé ceux à qui je l'ai raconté, mais je n'en eus moi-même aucune peine ; je n'eus pas le temps d'y songer, car j'étais devenu un homme nouveau ; je voyais au dedans de moi une lumière qui colorait gaiement toutes mes pensées et qui ne me quitta jamais. Je tombai à genoux et remerciai Dieu, en versant beaucoup de larmes. J'ai toujours eu depuis lors une plus grande sensibilité, en même temps qu'une plus grande force musculaire, dans la main par laquelle mon ange gardien m'avait conduit. Et, dépouillant ma cotte de mailles, j'allai servir Dieu, et le priai d'augmenter en moi l'humilité, l'espérance, l'amour intérieur et le profond repentir de mes fautes passionnelles. Et tout le passé fut pour moi comme une classe achevée, mais là où devait être suspendu le laurier, une main sympathique me montrait l'au delà, où seul se trouveront le contentement et le repos. Et, lorsque maintenant, je joue de l'orgue, en l'honneur de Dieu, je suis quelquefois loin du monde et je crois voir le Père, trônant au-dessus des nuages, et le Fils, qui est l'amour et l'esprit de sagesse et la consolation, et je pense combien a été grande la bonté céleste, qui dans les tristesses et les misères de ce monde n'a point voulu rester ignorée de nous, mais s'est révélé dans le Fils, qui était Dieu et homme, et a donné à ce fils pour mère, une femme qui a été aussi la mère de Jean et de nous tous, et qui continue éternellement de prier pour nous dans le ciel, parcequ'elle a vécu de tous nos maux.

— Pourquoi donc demanderais-je encore quelque chose au duc ?

III

— Et entendrons-nous votre organiste, mon cher et vénéré oncle ? demanda le duc Maximilien à l'évêque qui était assis à côté de lui et faisait beaucoup

moins que son illustre neveu, honneur au repas préparé par le maître-queux du duc dans les cuisines du palais épiscopal.

— Je vais m'en informer à l'instant, répondit le chef du diocèse avec un empressement visible, car il souhaitait ardemment apporter aussi de son côté quelque élément de gaieté à ce repas qui, vu l'état de pillage de ses celliers de provisions, avait dû être fourni tout entier par les chariots de vivres de l'assiégeant vainqueur.

Parmi les convives on remarquait le comte Martin de Polheim à la gauche du duc, ensuite, messire Jean d'Eymont, messire Lancelot de Barlemont, Petyt Salizart, le sire de Merwède, et à la droite de l'évêque, messire Frédéric de Ykelstein, messire Balthazar de Wolekenstens et messire Floris de Cortgeen.

Le banquet n'était pas aussi somptueux ni aussi animé que ceux auxquels nombre de ces hauts personnages avaient assisté à la cour du duc Charles ou de Philippe-le-Bon, mais, après tant d'heures, sans repas, passées sous la tente, à cheval, ou au milieu de la canonnade, les pâtés de lièvre, les aspics, les gelées, les sucreries étaient des bien venus, et les fruits que l'on avait servis et que Maximilien semblait aimer tout particulièrement à arroser d'une coupe d'hypocras, faisaient un instant oublier au duc les révoltes qui troublaient constamment ses Pays-Bas.

— Et vous, messire de Barlemont, dit le duc, ne nous régalez-vous point de quelques-unes de vos vieilles chansons?

— Votre Grâce voudra bien m'excuser, mais la fumée de cette maudite poudre à canon me reste encore dans la gorge, répondit messire Lancelot en toussant fortement pour prouver la sincérité de l'excuse.

— Heureusement que votre gorge saura prendre sa revanche, et que vous ne tarderez point à recouvrer votre voix si claire. Ah! le noble art du chant est bien digne de la peine qu'on prend pour le cultiver! Il y eut un temps où nous étions plus habiles à manier la harpe et la cithare que la lance et l'épée.

L'évêque se préparait à adresser un compliment à son redouté neveu, mais l'aimable prince poursuivit en disant :

— L'art du chant a toujours été aimé à la cour de mon père, et les mauvaises langues disent même que ce penchant pour le chant et le jeu, pour les arts libéraux en général a été cause que notre ennemi Mathias de Hongrie a presque sans coup férir, pu chasser l'empereur de son duché. Le changement a dû être pénible pour le prince...

— Ça a été un grand bonheur, dit l'évêque David, pendant que les convives engageaient à voix basse des conversations particulières, un grand bonheur que votre noble père ait pu avec tant de calme s'accommoder à son sort.

— En effet, dit le duc, sur tous les murs des couvents où le prince exilé séjourna, il écrivait (c'est lui qui me le raconta) toujours avec le même sang-froid : *Rerum irrecuperabilium summa felicitas oblivio*¹, et cette consolation faisait son bonheur, quoique le fait même d'écrire si souvent cette maxime fût la meilleure preuve qu'il n'avait pas oublié ce qu'il avait perdu.

— La maxime est digne d'un philosophe, fit observer le comte de Polheim.

— Bien plus que d'un chevalier, dit Jean d'Egmont à messire Lancelot à l'oreille.

— Et c'est à un organiste, que messire Frédéric entendit jouer dans l'église des Capucins à Lintz, qu'il la doit, continua le duc. L'empereur m'a depuis ce moment recommandé tous les frères es arts du sage organiste. C'est dans un chant vraiment beau composé par ce dernier, que se trouvait la maxime. Je me le rappelle encore parfaitement. L'empereur avait coutume de visiter chaque année à jour fixe les tombeaux des ducs, nos pères, dans la crypte de

1. Le plus grand bonheur, quand on ne peut recouvrer certains biens, est de les oublier

l'église du couvent sur le Marché-Neuf. Ce fut en l'an de Notre Seigneur, 1458, que, suivant cette coutume, il venait de s'acquitter de ces pieux devoirs lorsqu'on le vit remonter tout ému avec ses porte-torches et entrer dans le chœur.

Pendant le salut, il pria avec ferveur et puis on chanta le cantique, dont la phrase lui revenait sans cesse à l'esprit ou sur les lèvres.

*Rerum irrecuperabilium
Summa felicitas oblivio.*

« Et voyez, comme si le chant avait été une prophétie, le lendemain, le prince fut dépouillé de son pays et de tous ses biens. »

Le visage du duc s'était un peu assombri à ce dernier passage de son récit. Heureusement, à ce moment, entra Guido, le premier serviteur de l'évêque, annonçant que maître Janes attendait dans la chapelle les ordres de messeigneurs.

Maximilien donna sur-le-champ le signal de se lever de table, offrit son bras plus jeune au prélat et tous les nobles personnages le suivirent.

Le musicien aveugle avait déjà pris place à l'orgue, et sans s'excuser, il commença à préluder. L'ouverture était quelque peu triste, bien que de temps à autre il y passât un trait fin et gai, ayant quelque chose d'ironique; mais quand le prélude eut duré quelques instants, d'une voix légèrement tremblante mais claire, sonore, pénétrant jusqu'au fond de l'âme, l'organiste chanta, en s'accompagnant :

Que sont pour nous les biens de cette terre?

Comme la balle ils s'envolent au vent.

Gloire, grandeur, beauté : vaine chimère

Si l'on n'en fait hommage au Tout-Puissant.

L'amour céleste est la source des âmes,

Le beau, le bien y reflètent leurs flammes.

Et chacun peut, en prière au saint lieu,

Etre écouté jusqu'au trône de Dieu.

L'Agneau sans tache à tous reste propice.

Son nom s'inscrit au front de l'édifice ;

Le roi pour lui vide son coffre entier

Et l'humble veuve apporte son denier.

L'homme éclairé que l'étude rend sage

A la Raison emprunte son langage ;

Mais le vieillard, la jeunesse naïve

Trouvent la Foi plus sincère et plus vive.

Il est au Ciel un immense trésor

Que le Sauveur amassa par sa mort.

Qui le connaît, dans les luttes stériles

Ne cherche point de lauriers inutiles.

Il voit là-haut les nombreuses phalanges

Des saints martyrs, des vierges et des anges,

Le chœur fervent de tous les bienheureux,

Et sait combien il peut compter sur eux.

S'il a perdu les dons de la richesse,

Il s'en console en se disant sans cesse :

« Lorsqu'à la perte on veut remédier,
« Le vrai bonheur n'est-il point d'oublier ? »

Il n'est de biens que ceux de l'autre vie,
Où tout s'épure, échappant à l'envie.
Ferme à nos yeux, Seigneur, ce monde vain,
Accueille-nous dans ton séjour divin.

— Par saint Ernest ! C'est le cantique de l'organiste des Capucins, s'écria Maximilien qui, dès les premières paroles chantées par maître Janes, avait donné des marques d'étonnement et de contentement. Cependant le duc se contint jusqu'à ce que le chant eut cessé, puis il se leva et se dirigea vers l'autre bout de la chapelle. Janes était descendu de l'orgue. Il s'approcha du duc avec respect, Maximilien lui tendit la main, ne sachant point ou ne se rappelant point que l'organiste fût aveugle.

— Vous avez bien joué, maître Janes, dit-il ; mais les églises d'Utrecht ne sont pas les premières que vous ayez fait résonner de vos accents inspirés,

— J'ai, comme tout le monde beaucoup voyagé, monseigneur et duc, répondit l'aveugle.

— Oui, vous étiez à Lintz en l'an 58, reprit le prince.

— J'y ai joué dans l'église des révérends pères Capucins.

— Messeigneurs, interrompit le duc en se tournant vers les nobles assistants, vous voyez ici devant vous un homme qui vit dans les plus heureux souvenirs de mon père, l'empereur Frédéric. Rentrons dans la salle à manger, je veux que l'organiste prenne place à côté du duc.

On déféra à ce désir. Quand les convives eurent repris leur place, Maximilien fit remplir une coupe et dit :

— Je bois à la santé de maître Janes, l'excellent organiste de la Cathédrale mais je veux à cette démonstration de sympathie joindre un large don. Maître Janes, que souhaitez-vous de nous ?

Janes rougit alternativement de timidité et de satisfaction, sans pouvoir cacher ce dernier sentiment qui témoignait de l'orgueil légitime de l'artiste, puis il pâlit tout à coup quand le duc prononça les mots d'organiste de la Cathédrale.

— Je n'ai rien à souhaiter, monseigneur, dit-il. Je suis plus heureux qu'un pécheur ne mérite de l'être, et la seule chose que je pourrais désirer...

— Eh bien ? demanda le duc.

— Vous ne pourriez me la donner, dit Janes avec une audace naïve.

Les convives protestèrent par un murmure. Le duc eut un mouvement d'humeur, mais il le réprima aussitôt.

— C'est vrai, dit-il d'un ton qui tenait à la fois de l'enjouement et de la pitié, ce n'est point aux rois ni aux princes qu'il appartient de décider des sens d'un homme et le moindre cheveu de la tête n'a pas d'autre maître que Dieu ; mais peut-être puis-je faire quelque chose pour adoucir votre triste cécité.

Le visage de Janes se rasséna.

— Ma triste cécité ! répéta-t-il. Ce n'est pas ma cécité qui me rend triste, mais je m'afflige de devoir me comporter comme si notre Père céleste et la mère de Jésus avec tous les saints ne prenaient plus plaisir aux chants de l'orgue, et comme si les habitants de cette ville étaient devenus sourds au noble accent de la *vox humana* dans la cathédrale. Monsieur le duc, pardonnez à l'aveugle sa témérité ; pouvez-vous faire lever l'interdit qui a fermé pour moi le clavier de l'orgue et pour les fidèles l'accès de l'église ?

Le duc, à ces paroles, prit sa coupe d'un geste solennel, et se levant, il dit en se découvrant la tête :

— Très haut et très digne seigneur, monseigneur l'évêque, vous, nobles

sires de Bourgogne, de Flandre, de Hollande et d'Artois, et vous, bourgeois qui nous pouvez entendre, nous vous faisons savoir en cet instant qu'il a plu à notre Saint Père le pape Sixte IV, à notre respectueuse sollicitation, de donner remission à cette ville et à ses habitants de la peine du ban et de toutes les interdictions qui en découlent; et ce, à dater de l'instant où notre cher et très digne oncle, Mgr David de Bourgogne, évêque d'Utrecht, a été reçu par ses ouailles égarées mais revenues à lui. Et je vide cette coupe à Sa Sainteté le pape, à mon bien-aimé oncle, et avec la permission de celui-ci, au brave organiste de la cathédrale réintégré dans sa charge.

Cette allocution fit une profonde impression sur les assistants, mais principalement sur maître Janes, qui ne fut pas le dernier à témoigner sa joie et sa reconnaissance. Il chercha à tâtons les mains du duc et les couvrit de ses larmes brûlantes.

Le lendemain il y eut une procession solennelle autour de la cathédrale, et pendant la cérémonie, maître Janes eut l'occasion de répandre sur la bourgeoisie d'Utrecht les flots d'harmonie de l'orgue et les effusions de sa propre âme.

A partir de ce jour, la vie du brave homme s'écoula dans le calme, et il occupa son poste jusqu'à la fin. En l'an de grâce 1487, il monta au ciel dont il avait si longtemps pressenti les félicités et où il devait trouver cette sagesse, cet amour, cette gloire qu'il n'avait guère connus ici-bas.

Lorsqu'on entre encore aujourd'hui dans les bâtiments de la collégiale qui s'adossent à la cathédrale si pitoyablement restaurée de la ville d'Utrecht, et lorsqu'on suit à droite la galerie ouverte qui offre de si beaux restes de l'architecture gothique, on trouve dans une des ogives appliquées au mur cette inscription funéraire :

**Int Jaer ons He'n Mccccxxxvii
op sinte Egidius avont stierck blynde
Janes orgaïste deser kercken**

En l'an de Notre Seigneur MCCCCXXXVII, la veille de la saint Egide mourut aveugle Janes, organiste de cette église.

Béni soit sa mémoire ! Puisse son exemple ne point demeurer sans fruit pour une génération où il en est tant sur le point de se livrer en proie à la passion immodérée de la science, à l'orgueilleuse incrédulité et à la froide négation de Dieu.

LES MARTYRS DE GORCUM

Nous sommes au gai mois d'été, on vient de célébrer aujourd'hui la Saint-Jean, et le soleil voilé de pourpre, entouré de longs nuages d'un gris tendre, descend derrière l'horizon. La plupart des vingt-deux villes que l'on pouvait voir à la clarté d'un jour serein du haut de la tour de Gorinchem ou Gorcum, se reculent déjà en disparaissant dans la brume du soir. Dans les larges eaux de la Meuse et du Wahal qui affluent en passant par Lœvestein et prennent ici le nom de Merwe, se reflète l'Occident embrasé qui illumine les grouettes dorées des tours et les toits en auvent des moulins. Calmé et profond, le ciel bleu encore transparent se voit davantage au-dessus du paysage.

Les ailes des moulins demeurent immobiles et les voiles des barques de transport amarrées à la digue pendent nonchalamment le long du mât. Sur les quais du port, qui, reliés dans leur longueur par trois ponts, forment le bord de la limpide Linge, laquelle coupe Gorcum en deux, du nord au sud, ne règne point cette animation qu'on a coutume de voir dans la huitième ville commerçante et prospère de la Hollande.

Mais si l'activité joviale qui d'ordinaire témoigne favorablement de l'esprit de la population fait défaut ici, elle n'a point fait place au repos et au délassement. Des groupes nombreux de bourgeois, parmi lesquels des femmes et quelques enfants, semblent s'entretenir avec agitation ou bien errent le front sombre sur le Marché, dans la rue Haute, sur le pont au Poisson et sous les arbres de la Digue-du-Port.

Quelques boutiquiers qui, après la grand'messe, avaient étalé leurs marchandises, se sont empressés de bonne heure à les rentrer et à fermer leurs contrevents. Devant les cabarets et à l'intérieur, au contraire, on mène assez grand bruit. Des chanteurs ambulants y font entendre avec entrain le refrain du jour :

Aide-toi, Dieu t'aidera !

et sont applaudis par des buveurs farouches qui absorbent beaucoup de bière et surtout beaucoup d'eau-de-vie. Des aveugles, dans la rue, jouent sur la flûte ou la clarinette la vieille chanson de « Tsaerles » que l'on ne chante plus en l'honneur de Charles, c'est-à-dire de l'empereur Charles V, mais que des enfants, faisant chorus avec les aveugles, crient maintenant en l'honneur du perfide serviteur du prince, ce Guillaume, qu'on voudrait faire adorer par les gens bien pensants comme un demi-saint.

Là-bas, près de la halle, sous l'hôtel de ville, un tribun populaire se déchaîne avec violence contre le duc d'Albe et ses « odieux suppôts ».

— O Néerlande! Néerlande! s'exclame-t-il. Tu es tombée bien bas, pauvre brebis qui as donné ton meilleur lait et ta meilleure laine à tes maîtres qui ont soif de ton sang! Ils veulent t'écraser, t'anéantir! Mais tu n'es plus bonne à autre chose. Tu peux t'estimer heureuse d'avoir eu l'honneur de pouvoir faire servir tes dernières humiliations à engraisser les papolâtres. Ne dois-tu pas être fière, Néerlande, de savoir que tes corporations épuisées, tes campagnes dévastées par l'infâme Maraan, tes cités trahies et décimées sont encore jugées assez bonnes pour rapporter la dime? Qui donc ne donnerait point pour son Excellence, le clément duc d'Albe, la dixième côte de son corps! Il ne nous suffit point que les Espagnols nous aient accablés de souffrances? Nous aimons à les entendre blasphémer dans le langage des Mores, nous les accueillons volontiers dans nos maisons, avec leurs sales barbes en pointe où pullule la vermine-castillane qui leur court sur les mains, avec leurs visages grêlés qu'ils ne peuvent cacher. Nous aimons à les voir faire la garde à nos portes, boire notre eau-de-vie, et malmenier nos bourgeois, à l'exemple du duc, et comme on dit de Sa Majesté catholique elle-même.

— Silence, calomniateur! s'écria à ce moment une voix tonnante et impérieuse; et l'on vit descendre du haut perron de l'hôtel de ville un homme de noble figure qui se dressait de toute la taille au-dessus des assistants groupés autour de l'orateur.

— Qu'on saisisse le meneur soudoyé et qu'on l'emmène au château, ordonna le nouvel arrivant aux porte-lances qui lui servaient d'escorte.

La foule n'offrit point de résistance, se recula au contraire et en un clin d'œil le tribun eut les mains liées derrière le dos.

— Aie courage, aie courage, Herpert, cria quelqu'un dans la foule.

Le Drossart, — car c'était ce haut magistrat lui-même qui venait de mettre

fin à sa harangue, — se contenta de laisser tomber un regard perçant sur l'attroupement et s'éloigna ensuite avec deux autres dignitaires dans la direction de la rue du Moulin.

Alors le rassemblement des bourgeois se forma de nouveau et chacun donna carrière à ses récriminations en des termes ironiques. A ce moment, un de ceux qui avaient quitté l'hôtel de ville s'avança vers eux, et tandis que la plupart des assistants se découvraient la tête, il prit la parole :

— Frères et amis, que ceci vous serve de leçon; nous haïssons la nouvelle tyrannie autant que vous; mais croyez-nous, tout le mal qui se fait a lieu à l'insu et positivement contre le gré de Sa Majesté Royale. Le faux Espagnol s'est scandaleusement installé ici et mérite d'être expulsé de notre bon pays. Aussi n'y a-t-il point de doute que Son Altesse le prince d'Orange, occupé en Allemagne pour nos intérêts, ne vienne nous délivrer de ce joug. Briel, Flessingue, Enkhuysen, Alkmaar, célèbrent déjà l'affranchissement. Dordrecht est aux mains des Gueux. Nous n'avons qu'à rester unis; le prince brisera toutes les chaînes, et le roi, dans son prochain voyage en notre pays, vous récompensera de votre fidélité. Vive le roi! vive le prince!

Et en disant ces paroles, il leva la main; puis, accompagné de deux hommes à la mine farouche, et d'un lieutenant porte-bannière de la mousqueterie, il remonta les degrés de l'hôtel de ville.

— Vive le prince! vive le bourgmestre Cornélis Vinck, s'écrièrent les bourgeois.

Et agitant leurs coiffures, ils allèrent répandre la bonne nouvelle dans la ville.

II

Une heure plus tard, le même jour, dans la salle du château de Gorcum, quatre personnes se trouvent réunies. Par les hauts vitraux sur lesquels brillent les armoiries de Charles le Téméraire, les derniers rayons du soleil pénètrent dans la vaste pièce et éclairent le front du Drossart qui a pris place à côté de la table dans un lourd fauteuil sculpté et semble donner des ordres importants à un personnage debout devant lui. Si nous pouvions mieux distinguer dans la pénombre les traits de ce dernier nous reconnaitrions dans le front large et le nez aquilin de ce jeune homme, le fils de celui-ci qui commande ici.

Le premier magistrat et justicier de Gorcum, ayant en même temps pouvoir de Drossart et de Dykgrave de tout le pays d'Arkel et du bailliage de Hardinxvelt était depuis 1558, messire Gaspar Turck, seigneur d'Aelst. Son dévouement à la bonne cause trouvait peu d'appui parmi ses collègues de la magistrature civile et parmi les bourgmestres, quoique leur nomination à tous dépendit du Drossart ou Droit. En ce moment, il délibère sur les mesures à prendre contre les rebelles afin de prévenir une attaque des gueux qui se sont déjà, dit-on, installés à Dordrecht. La femme de messire Gaspar et leur fille assistent à cette délibération. Les autres filles du pieux couple se sont vouées à la vie religieuse. Un instant auparavant nous aurions vu leur fils Willem, qui par la piété et la noblesse des sentiments se montre digne de son père.

Le jeune homme vient de se retirer, mais à peine a-t-il laissé retomber derrière lui la portière en tapisserie qu'il rencontre quelqu'un auquel il se contente d'adresser un regard sévère en fronçant le sourcil.

Quel motif a-t-il pour accueillir ce visiteur aussi froidement? Tout ce que les dons de la nature et le raffinement de l'élégance peuvent ajouter à l'extérieur d'un jeune homme, le nouveau venu le possède. S'il y a dans sa personne moins d'apparence robuste que de grâce, si même il paraît quelque

peu chétif en comparaison de la haute stature du Drossart, sa tenue est irréprochable, son geste aisé, libre sans laisser aller, retenu sans contrainte. Il a les cheveux châtons, coupés court à la mode du temps, mais leur brillant, ainsi que la soyeuse souplesse de la barbe font ressortir avec plus de perfection le profil de la figure. Le moindre mouvement de la tête et des mains, celles-ci garnies au poignet des plus riches dentelles, l'éclair des yeux sombres, l'abaissement ou la légère contraction des sourcils semblent avoir une signification et trahir une pensée. Il y a pour tout dire en lui une séduction à laquelle on ne pourrait se soustraire. Ajoutons que la rapière de son côté n'y est pas attachée pour faire simplement montre, quoique le pommeau en fut orné de pierres précieuses; qu'un joyau de grand prix maintient l'aigrette jaune à la toque de velours noir; que le plus grand soin a été apporté à la broderie de son costume de satin bleu, pourpoint et haut de chausses, dont les nombreuses dentelures laissant passer un tissu d'un blanc de neige est bordé d'une ganse d'or étroite; que les chausses bien tendues et de fin drap blanc modelé et moulent une jambe admirable, que les souliers crevés étaient de la même étoffe que la toque, et qu'un gracieux mantelet avec col relevé tombe nonchalamment des épaules.

A voir ce jeune homme de vingt-trois ans s'incliner avec respect devant le Drossart, saluer la dame du logis en lui baisant la main avec une modestie presque timide, puis lever les yeux sur la jeune fille de dix-huit ans, tandis que, d'une voix douce, il prononce son nom : Elisabeth ! il est permis de demander d'abord s'il peut être tout à fait indifférent à la beauté de celle qui lui sourit, et ensuite s'il ne court pas quelque danger à ne point suivre la même ligne politique que le Drossart.

L'apparition du jeune homme parut ne pas déplaire à messire Gaspar; pourtant, il se contenta d'incliner légèrement la tête en murmurant :

— Messire de Honcoop !

Il approcha son pliant d'une petite armoire à tiroirs entr'ouverte, prit un flambeau des mains d'un valet qui venait d'entrer et se mit à trier dans le petit meuble quelques papiers et parchemins.

Sur l'invitation de la dame de la maison, le jeune homme s'était assis à la table, en face de la mère et de la fille qui avaient pris place sur un banc de repos recouvert d'une tapisserie et approché de la haute cheminée dans laquelle on n'avait naturellement, par cette chaleur de juin, pas fait de feu.

Le soir était tombé entre temps; mais la lune envoyait à travers une fenêtre qui donnait sur le rond-point de la gigantesque tour, où était pratiquée cette salle, sa lueur blafarde à l'intérieur.

— J'ai à vous demander pardon, madame, dit le jeune homme à la femme du Drossart, de venir vous déranger à une heure aussi indue.

— Vous êtes toujours le bienvenu chez nous, messire de Honcoop, répondit Léonore (c'était le nom de la Drostine), mais je reconnais qu'en ces jours de trouble, qui paraissent régner dans la ville, une visite à une heure indue est bien faite, sinon pour éveiller la crainte, au moins pour prêter à cet autre défaut des femmes : la curiosité.

— A mon grand regret, je suis obligé de me montrer assez peu courtois pour venir vous entretenir des événements peu rassurants qui se passent en ce moment.

Elisabeth, croyant que le jeune homme ne la regardait pas, n'avait pas un instant détourné les yeux de lui. Aussi, se sentit-elle doublement troublé à ces paroles. Son visage prit une expression plus pénible que ne pouvait le faire supposer la réponse réservée au visiteur. Elle prit doucement le bras de sa mère et se serra contre elle.

Avec un regard qui paraissait plein de tendresse, messire de Honcoop fixa

les yeux sur la jeune fille, mais aussitôt il les reporta sur la mère, en disant :

— Laissez-moi toutefois, vous rassurer ; vous n'avez, l'une et l'autre tout naturellement, aucun danger à courir.

— Mais la ville est donc menacée ? demanda Léonore.

— Que vous dirais-je, répondit le jeune homme, les temps changent et nous changeons avec eux. Quand le poids des impôts qui frappent le peuple s'aggrave d'un côté, et que de l'autre, le besoin de liberté, surtout de liberté de conscience se fait sentir de plus en plus, il en résulte facilement un choc qui tient beaucoup d'une explosion...

— La liberté de conscience, s'écria Elisabeth en se redressant et en regardant le jeune homme avec plus d'assurance ; mais ce qu'on appelle de ce nom est-ce donc autre chose et mieux que le droit d'entrer en campagne contre la vérité chrétienne qui nous a été révélée depuis les âges, pour s'enhardir, comme fait Luther, à brûler les bulles papales ?

Le jeune homme, tout en parlant, n'avait pas cessé de regarder le Drossart. Celui-ci avait d'abord semblé attacher peu d'importance à ce que disait le visiteur, mais lorsqu'il entendit nommer le prince, il se retourna.

Honcoop, un peu troublé, quoiqu'il ne manifestât point son sentiment, continua :

— Il semble, en tout cas, être question de se préparer aux conséquences que peuvent avoir les avantages successifs remportés par les Gueux de mer, le lieutenant du prince, le comte de la Marck...

— Messire de Honcoop, interrompit Gaspar avec sévérité et d'un ton un peu ironique, n'oubliez pas qu'il nous sied mal, à vous et à moi, qui voulons rester loyalement dévoués au roi, de baisser la tête en présence des chefs militaires et des lettres de prise que le prince d'Orange a la témérité d'employer. Sinon comme sujets néerlandais, mais du moins, vous, comme officier d'une compagnie de cent cavaliers et capitaine temporaire de la gilde des archers de la ville ; moi, comme chef militaire de cette contrée, nous ne connaissons et ne reconnaissons, n'est-il pas vrai, en ce moment, comme stadhouder de Hollande et Zélande, que le comte de Bossu. Le prince d'Orange a démerité de sa charge, ainsi que le prouvent le fait, le droit, et la saine raison. Nous n'avons donc heureusement affaire à aucune des créatures du prince ; nous pouvons haïr à notre gré ce taureau furieux qui se nomme le comte de la Marck, et je ne me gênerais point, si je le rencontrais, à lui donner de ma cravache à travers la figure et à me servir de mon épée pour repousser cet ivrogne.

Les deux femmes regardèrent le Drossart avec anxiété quoiqu'il s'exprimât avec le plus grand calme. Elisabeth en étudia à la dérobée l'impression des paroles de son père sur le jeune homme.

Le bras droit appuyé sur la table, il porta machinalement la main au pommeau de son épée, mais son visage, éclairé par la lune, resta impassible et, souriant doucement, il dit en se tournant un peu vers le Drossart.

— Sans doute, messire, le roi a notre serment, mais ne vous semble-t-il pas qu'il a droit d'être servi selon ses désirs. Ne devons-nous pas employer notre raison à discerner quels sont ceux qui sont réellement pour ou contre le roi ? Le prince peut ne pas avoir pour lui les apparences...

— Jeune homme ! dit Gaspar.

Et tous deux se levèrent. Puis le Drossart mettant sa main sur l'épaule de Honcoop :

— Soyons sérieux, continua-t-il, sachons-nous mettre au-dessus des rumeurs populaires. N'exigez point de moi que je vous laisse répéter les fabuleuses promesses avec lesquelles on veut amener la bourgeoisie qui reste toujours fidèlement attachée à l'empereur Charles, à croire qu'il n'a pas de serviteur plus

loyal que le Taciturne, qui a quitté momentanément le pays. Point de subterfuges, ici, je vous prie. Qui dit : vive le prince ! dit : à bas le roi !

— Pardonnez-moi, messire Gaspar, répondit le jeune homme avec la même impassibilité courtoise, je ne suis pas un grand politique, mais le fait est là que les serviteurs du prince se rendent peu à peu et au nom du roi, maîtres de la situation. Votre conviction, très respectable d'ailleurs, pourrait faire naître des difficultés pour votre digne épouse et votre charmante fille. Je viens... vous offrir... mes services.

Ces dernières paroles furent dites à mi-voix.

— Grand merci de votre attention, messire de Honcoop, répartit le Drossart, mais ayez pour agréable que je me charge en personne de leur sauvegarde.

A peine eut-il achevé ces mots qu'il entendit un bruit sourd de tumulte à la porte qui donnait accès dans la salle. Derrière la portière de tapisserie vacillait la lumière des flambeaux promenés rapidement et soudain un homme s'élança dans la pièce en dépit des efforts que faisaient pour le retenir le page et un autre serviteur du Drossart. En même temps résonnèrent sur les dalles les pas lourds de la sentinelle appelée au secours, mais elle arrivait trop tard, avec sa lance de huit pieds, pour barrer la porte.

— Qu'est-à-dire ? interrogea le Drossart d'une voix un peu courroucée.

— Messire, répondit le jeune homme, qui n'avait pas plus de vingt ans, mais dont le maintien et les manières étaient au-dessous de la société qu'il venait de surprendre à l'improviste, j'ai quelque chose à vous dire qui ne souffre pas de délai.

Il ne semblait pas tout à fait étranger aux auditeurs, car le sire de Honcoop l'accueillit avec un sourire et promena alternativement son regard de la femme du Drossart à sa fille. Cette dernière paraissait inquiète et la mère attendait, non sans quelque anxiété, l'issue de cette scène.

— C'est le fils de Dirck Bommer, dit messire de Honcoop d'un ton protecteur. Tout le monde le tient pour un brave cœur, et il ne savait peut-être point les ordres donnés pour obtenir accès ici.

Le jeune homme rougit ; ses yeux flamboyèrent, il tordit son bonnet dans ses mains. Bien qu'il ne fit point belle figure, chacun pouvait voir, à la finesse du drap noir de son costume porté avec une grande insouciance, qu'il appartenait à la classe moyenne. Son père était un des plus respectables bourgeois ou *poorters* de Gorcum. Le vieux Dirck Bommer était doyen de la confrérie des peaussiers, marguilliers et maître de la fabrique, propriétaire de plusieurs maisons, et aussi considéré pour son caractère, sa fidélité au vieil ordre des choses que pour sa fortune.

— M. le Drossart, je dois vous faire une communication, je vous en supplie, donnez-moi audience.

— Parlez, Dirck Dirixen, je ne vous avais pas reconnu tout de suite, répondit le magistrat.

— Je ne puis parler qu'à vous seul, répartit le jeune homme.

— Madame la Drostine et sa demoiselle sont-elles de trop ? demanda Honcoop.

— Non, messire Willem, répliqua Dirck, mais celui qui y est de trop, quand il s'agit des affaires privées du Drost, le sait mieux que moi.

Il y avait dans ces paroles un léger tremblement, mais on sentait bien qu'il n'était pas dû à la peur.

Il s'inclina avec respect devant le Drossart, et cachant son dépit, il sortit.

— Eh bien ! demanda messire Gaspar.

— Faut-il dire tout ce que je sais ? questionna Dirck, en jetant un regard oblique sur les femmes.

— Qu'il parle, dit Léonore à son mari, nous sommes préparées à tout.

— Eh bien ? répéta le Drossart.

— Messire, les Gueux de mer s'avancent, fit Dirck. Il paraît que les bourgeois qui ont expédié et reçu hier et aujourd'hui, hors de la Kapsepoort, des messagers à cheval, sont au courant de tout et ont en conséquence jugé inutile de laisser la vigie occuper son poste sur la terre de Saint-Martin et Vincent. J'y suis monté à la dérobee et j'ai découvert treize bateaux dans la rivière, quoique le vent les empêche d'approcher.

— La sentinelle de la porte de la ville m'a dit, ajouta Dirck, que les bourgeois ont siégé toute la soirée à l'hôtel de ville et y sont encore.

— J'y vais donc à l'instant, dit le Drost. Une chose pourtant m'inquiète, ajouta-t-il en s'adressant à Léonore, je me demande si les postes importants sont gardés par des hommes sûrs, sinon je dois disposer des vingt sur lesquels je puis compter et vous laisser seules ici avec quelques femmes de service.

— Si nous avons accepté l'offre de messire de Honcoop, murmura Elisabeth.

— J'ai, en effet, assez bonne opinion de sa bravoure chevaleresque, bien qu'il se rallie de plus en plus des idées orangistes de son père, et je lui confierais volontiers votre sauvegarde, dit le Drost, mais nous ne pouvons plus le rappler, et pourtant, vous laisser seules avec un vieux domestique...

Les deux femmes échangèrent un regard inquiet. Dirck Bommer rougit.

— Messire, dit-il, je ne puis, sous aucun rapport, me comparer à messire de Honcoop, bien que l'ancienneté de ma famille bourgeoise date de plus loin que sa noblesse... mais l'honneur d'un bourgeois vaut celui d'un noble, je suis robuste et j'ai surtout le sincère vouloir de vous servir et vous prouver mon attachement à votre personne ..

— Vous n'êtes pas expert au métier des armes...

— Pas aussi inexpert que vous le croyez, messire.

Et il brandit le gourdin qu'il avait apporté.

— Voici une arme qui a une bonne pomme de plomb et ne manque jamais son homme.

Les femmes n'étaient rassurées qu'à demi ; mais il n'y avait pas d'alternative.

— Eh bien, soit ! dit le Drossart, je vous confie la garde de cette tour.

Gaspar s'éloigna, et l'on entendit bientôt le pas des gens d'armes qui allaient occuper leurs postes au dedans et au dehors des murs de la résidence.

Dirck Bommer s'approcha timidement de la table.

— Madame, dit-il, je vais monter la garde devant votre porte et je vous promets que personne ne se risquera, sans votre permission et la mienne à entrer ici.

Il prit son gourdin et se retira.

Une heure après, Dirck Bommer, perché sur un escabeau de chêne, debout sur la pointe des pieds, l'oreille collée contre une ouverture pratiquée dans le mur, écoutait attentivement la conversation suivante échangée entre deux hommes, dont l'un était messire de Honcoop, et l'autre, le tribun que nous connaissons déjà sous le nom de Herpert.

— Quand je m'éloignerai avec les femmes qui doivent servir d'otages, disait Honcoop d'un ton railleur, vous ferez la même politesse au jeune Dirck Bommer, à qui le Drossart a confié la garde de cette demeure, et vous lui donnerez asile dans la prison.

— Mais comment exécuterez-vous cet odieux coup de main ? demanda Herpert.

— Laissez-m'en le soin, répondit Honcoop ; fiez-vous à ma parole, à mon dévouement à votre cause, et aussi quelque peu à mon habileté... Voici l'an-

neau du Drost que son page m'a remis, grâce à ces vaines prodigalités...
— Mais, messire, objecta Herpert avec hypocrisie, songez que la fin sanctifie les moyens.

— Je me charge de régler cela avec ma conscience.

— Et moi, dit le tribun, je me flatte d'avoir bientôt ce petit papelard en mon pouvoir pieds et poings liés, mais si la sentinelle allait appeler.

— Elle sera sourde, je lui ai fait servir du bon vin. A l'œuvre donc, nous n'avons pas de temps à perdre.

Et Dirck entendit que les deux hommes se rapprochaient de la porte devant laquelle il montait la garde. Un instant après, messire de Honcoop était devant lui.

— Ami Bommer, dit-il, j'apporte de mauvaises nouvelles. Tous les gens qui veulent le bien de la ville et surtout la sauvegarde du Drossart et de sa famille doivent prêter main-forte.

— Ah! fit Dirck étonné et s'arcboutant devant la porte, et qu'y a-t-il à faire?

— Les gueux approchent, reprit de Honcoop, et je dois reconnaître que je crains leurs violences...

— Permettez-moi de vous demander, demanda Dirck, comment vous êtes entré ici.

— La question est toute naturelle et toute légitime, ricana Honcoop, je suis chargé d'une mission du Drost, qui m'a donné l'anneau portant son scel comme laisser passer. Il m'a recommandé de vous dire que nous devons, vous et moi, faire sortir sa femme et sa fille, par la poterne qui donne issue sur la digue. Il veut empêcher, à tout prix, qu'elles ne tombent au pouvoir des Gueux, car il est résolu à défendre le burg à tout prix.

En achevant ces mots, il fit mine de vouloir entrer dans la salle.

— Holà, jeune homme, fit Dirck, personne ne peut pénétrer ici sans un ordre exprès du Drossart.

— Vous voulez donc refuser obéissance au porteur de l'anneau du Drossart.

— Ce n'est point le message qui fait la valeur de l'envoyé, répondit Dirck, mais l'envoyé qui fait la valeur du message, cet anneau ne prouve rien.

— J'entends que vous obéissiez, commanda Honcoop.

Au bruit qu'il fit, les femmes accoururent à la porte fermée et Elisabeth demanda ce qui se passait.

— Votre noble mère est retenue prisonnière ici, par un misérable.

— Jeune homme, ne me mettez pas en rage, s'écria Dirck, livide de colère et brandissant son gourdin.

— Ose donc me frapper, répliqua Honcoop en saisissant Dirck par le milieu du corps. Il voulut l'arracher de sa place. Mais le jeune bourgeois se dégagea et fit le moulinet avec son bâton dont les coups, au lieu d'atteindre Honcoop, allèrent s'abattre sur la porte.

— Pour l'amour de Dieu, jeune homme, ouvrez! cria Léonore de l'intérieur; votre zèle va trop loin...

— Lâchez-moi! hurla Dirck que Honcoop venait de ressaisir.

— Ouvrez, répéta Léonore.

Dirck hésitait.

— C'est le fils du peaussier qui vous retient en prison, cria Honcoop, mais il saura bientôt quelle récompense l'attend.

— Puisque vous l'ordonnez, madame, dit Dirck en prenant la clef.

Mais au moment où il allait obéir, il se ravisa.

— Madame, mademoiselle, s'écria-t-il, messire de Honcoop veut vous trahir.

Puis, courant à une fenêtre étroite qui avait vue sur le fossé de la résidence, il jeta la clef dans la vitre qui se brisa et la fit tomber au dehors.

Au même moment, on entendit un vacarme ; des cris, des pas s'approchèrent. Sur un signe de Honcoop, Dirck fut saisi par quelques robustes soudards, qui lui enfoncèrent un baillon de chanvre dans la bouche pour l'empêcher de crier.

III

Nos lecteurs connaissent l'histoire des martyrs de Gorcum. Elle est dans toutes les chroniques, dans tous les ouvrages dont les auteurs ont pris la vérité et l'impartialité pour loi. Nous ne suivrons donc point au lieu de leur supplice les pauvres mais glorieux frères mineurs, le courageux Nicolas Pieck, l'éloquent Léonard Vecchel, le tendre, mais énergique Poppel, l'humble Govaert van Duynes, et ce Jan van Oosterwije, si profondément méconnu. Nous nous arrêterons seulement aujourd'hui dans une autre prison dont Guilielmus Estius, le savant théologien, dit qu'il ne sait point si les prisonniers qui l'occupèrent alors ne doivent pas, pour la mort que leur infligèrent les ennemis de la vraie religion, être comptés parmi les saints.

Lorsque Marin Brandt se fut emparé de la résidence du Drossard, avec l'intention de se faire nommer à la place de messire Gaspar Turck, le fidèle serviteur du roi et du catholicisme, il se fit donner la liste des assiégés, lesquels, après leur défaite, avaient été traités en prisonniers de guerre et livrés à l'arbitraire de la soldatesque. Il avait fait charger de chaînes le noble Gaspar Turck lui-même.

Quand on lut le nom du vieux Dirck Bommer, un des conseillers du tribunal dit :

— Je vote pour l'exécution immédiate de celui-ci. Il a, du haut des remparts, accueilli les assiégeants d'injures, et il nous a combattu avec un acharnement sans trêve.

Le capitaine mit une croix devant le nom du vieillard et passa outre. Ce fut ensuite le tour d'Arnold Coninck.

— Je vote sa mort, dit un autre conseiller, il a fait l'impossible pour favoriser la cause du duc d'Albe.

Le nom de Coninck fut également marqué d'une croix.

Par dessus l'épaule du président, se penchait un jeune cavalier, lisant attentivement des yeux les noms inscrits sur la liste. Brandt allait la déposer sur la table, quand le cavalier, pointant un nom du doigt, s'écria en désignant de l'autre main : Dirck Dircxen Bommer.

— Voilà le plus grand des traîtres.

L'accusateur était messire de Honcoop.

Une heure après, Dirck Bommer et son père gisaient à côté d'Arnold Coninck dans un cachot séparé.

Tous trois attendaient maintenant l'heure fatale.

Un échafaud avait été dressé sur la place du marché de Gorcum, entre l'église et la maison de justice. On n'attendait plus que le bourreau qui devait venir de Dordrecht. Le lundi 30 juin, de bon matin, messire Lenart Vecchel entra dans la prison pour préparer les trois condamnés à la mort. Le vieux Bommer et Arnold Coninck étaient des hommes de cœur, mais d'honnêtes bourgeois qui ne pouvaient manquer de ressentir profondément l'ignominie attachée au supplice qu'ils allaient subir.

— Ne vous attristez point des apparences, mes frères, dit le prêtre admis auprès d'eux. Jésus, le roi de gloire, ne vous a-t-il point précédé au poteau de la croix. Ayez confiance ; c'est aujourd'hui votre tour de souffrir, demain ce sera pour être le mien. Je dois m'attendre au même martyrs, à la même ignominie.

On eut l'humanité, ou peut-être ne fut-ce qu'une coïncidence, d'épargner au jeune Dirck la vue du supplice de son père.

Jusqu'alors le courage du fils n'avait pas faibli. Il n'avait pas cessé de rap-
peler au vieillard et à son ami combien il était généreux de mourir pour la
cause de l'Eglise et du roi. Mais lorsque la porte de la prison s'ouvrit et qu'on
emmena son pauvre père au lieu du supplice, il sentit son cœur se briser
et éclata en sanglots.

On le laissa seul un quart d'heure. Moment terrible. Enfin on vint le
chercher à son tour. Il ne se rappela en ce moment que l'image de son Sauveur
et la fatale échelle qu'il allait gravir lui apparut comme cette échelle de Jacob
sur laquelle montaient des anges.

Dans la rue de Gorcum, la foule était immense. Il fut presque impossible
aux soldats qui menaient le jeune Dirck à l'échafaud de se frayer un passage.
Hélas! hélas! plus sa marche était retardée, plus il était sûr que son père avait
succombé, mais aussi plus il était convaincu que le vieillard s'était vu ouvrir,
après la porte de la prison, celle du ciel.

Plus il se rapprochait du lieu de l'exécution, de l'échafaud, plus il lui pa-
raissait, à lui, qui aurait pu nommer toutes les pierres de la ville, que tout lui
était étranger. Toute cette foule, hommes, femmes, même des enfants, sold-
ats, bourgeois, populace, dans la rue, aux fenêtres, jusque sur les toitures
des maisons, lui apparaissait comme en un rêve, et il ne s'apercevait même
point qu'il touchait le sol des pieds. Enfin, on le fit monter sur la terrible
estrade. Le noble Lenart Vecchel, pour la troisième fois, allait assister à la
dernière heure d'un chrétien. Il murmura à l'oreille de Dirck quelque parole
de consolation.

Mais tout à coup sa voix est interrompue par un tumulte de cris qui s'élève
du sein de l'assistance.

Une jeune fille, vêtue de noir, les cheveux en désordre, mais le geste impé-
rieux, s'est élancée sur l'échafaud, et posant sa main sur l'épaule du con-
damné :

— Bourgeois de Gorcum, s'écrie-t-elle d'une voix ferme. Vous connaissez
le vieux privilège de vos filles à qui est réservé le droit de faire grâce au cri-
minel en le prenant pour époux. Bourgeois, si vous n'avez point renoncé à
vos privilèges, accordez-moi la vie de cet homme; je donne ma main à ce con-
damné.

Elle avait dit vrai : le privilège existait du moins, dans la conviction popu-
laire. Ces mêmes bourgeois qui avaient répudié leur Dieu, leur foi, leur pays,
leur roi, ou du moins souffert qu'on les répudiât, s'inclinèrent devant cette
revendication de leurs traditions, et Elisabeth, la fille du noble Drossart Gas-
pard Turc arracha ainsi, avec l'aide de Dieu, à une mort certaine, Dirck
Dixen Bommer dont elle avait jusqu'alors méconnu le fidèle dévouement.

Le Gérant de la Nouvelle Bibliothèque populaire : HENRI GAUTIER.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.

341. *Bosquet*. Oraison funèbre de Henriette d'Angletère.
 375. *Vicomte de Bonald*. De l'Éducation dans la société.
 382. *Mably*. Entretiens de Phocion.
 384. *Balzac*. Le Socrate chrétien.
 389. *Chateaubriand*. Le Génie du Christianisme.
 411. *Buffon*. Discours sur le Style.
 413. *Fénelon*. Lettre à l'Académie française.
 425. *Cardinal Maury*. Essai sur l'Éloquence.
 433. *R. P. Albert Le Grand*. Les Saints de la Bretagne.
 452. *Descartes*. Discours de la Méthode.
 154. *Mgr Dupanloup*. Pœuégryque de Jeanne d'Arc.
 463. *Montesquieu*. Grandeur et Décadence des Romains.
 475. *Abbé de Broglie*. L'Église et l'Idée religieuse.
 477. *H. P. Albert Le Grand*. Les Saintes de la Bretagne.
 485. *Léon Ollé-Laprune*. L'Église et l'Action personnelle.

Biographie

(Voir aussi Éloquence)

55. *Cormenin*. Lamartine, Thiers, Guizot.
 85. *De Broglie*. M^{me} Swetchine. — Le Père Lacordaire.
 136. *Les Antivoltairiens*. Fréron, Nonnotte, Guénee, etc.
 157. *Comte de Falloux*. Œuvres diverses.
 193. *Barbey d'Aurevilly*. Les Œuvres et les Hommes.
 218. *Fontenelle*. Les Académiciens.
 243. *Cuvier*. Les Grands Savants français.
 256. *Vicomte E.-M. de Vogüé*. Dostoievsky.
 262. *La Harpe*. Portraits littéraires du xvi^e siècle. — Beaumarchais.
 418. *La Harpe*. Cicéron et Montesquieu.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Romans — Contes — Variétés

2. *Hoffmann*. Contes fantastiques.
 14. *Goethe*. Hermann et Dorothee.
 30. *Baron Fr. de la Motte-Fouqué*. Ondine.
 38. *A. de Chamisso*. L'Homme qui a perdu son Ombre.
 49. *Auerbach*. La Fille aux pieds nus. — Contes.
 56. *Goethe*. Mignon. — La Pluie de balles.
 75. *Hoffmann*. Mlle de Scudéri.
 112. *Zschokké*. Matinées suisses.
 116. *Hoffmann*. Maître Martin le tonnelier.
 228. *De Hackländer*. La Vie militaire en Prusse. — Scènes de garnison.
 235. *Paul Heyse*. Nerine.
 238. *Wieland*. L'Ombre de l'Âne.
 288. *Georges Ebers*. La Fille du Pharaon.
 358. *Grimm*. Contes et Légendes.

Théâtre

45. *Goethe*. Goetz de Berlichingen.
 126. *Vondel*. Lucifer.
 294. *Frédéric Holm*. Le Gladiateur de Ravenne.
 325. *Wagner*. Parsifal.
 327. *Wagner*. Lohengrin.

407. *Schiller*. Marie Stuart.
 438. *Kotzebue*. La Petite Ville allemande.
 446. *Schiller*. Guillaume Tell.
 479. *Schiller*. La Mort de Wallenstein.
 491. *Lessing*. Minna de Barnheim. — Fables.
 499. *Richard Wagner*. Tannhäuser.

Poésie

71. *Les Poètes allemands contemporains*.
 93. *Schiller*. Contes et Ballades.
 209. *Henri Heine*. Atta Troll, histoire d'un ours.
 214. *Schiller*. Le Chant de la Cloche.
 403. *Les Grandes Épopées*. Les Niebelungen.
 450. *Klopstock*. La Messiade.

Histoire. — Mémoires. — Voyages

67. *Henri Heine*. Les Allemands.
 253. *De Moltke*. La Guerre.
 323. *Frédéric le Grand*. Mémoires du philosophe de Sans-Souci.
 456. *Henri Heine*. Tableaux de Voyage.

Philosophie — Éloquence — Lettres

158. *Leibnitz*. Entretiens familiers.
 246. *Schopenhauer*. La Volonté.
 264. *De Bismarck*. Opinions et Discours.
 335. *De Humboldt*. Lettres à une Amie.

LITTÉRATURE ANGLAISE

(Grande Bretagne — Amérique)

Romans — Contes — Nouvelles — Variétés

11. *Edgar Poe*. Histoires mystérieuses.
 20. *Ch. Dickens*. Esquisses humoristiques.
 25. *Ch. Lamb*. Contes de Shakespeare (1^{re} partie).
 32. *Swift*. Voyage de Gulliver à Lilliput.
 36. *Washington Irving*. Contes et Légendes.
 41. *Swift*. Voyage de Gulliver à Brobdignac.
 51. *Sterne*. Œuvres humoristique.
 60. *Bret-Harte*. Récits californiens.
 79. *Mark Twain*. La Grenouille sauteuse. — Le Vol de l'éléphant blanc.
 82. *Ch. Dickens*. Pickwick.
 84. *Thackeray*. Le Livre des Snobs.
 92. *Hamilton*. Le Chevalier de Grammont.
 94. *Walter Scott*. Contes d'un grand-père.
 96. *Nath. Hawthorne*. Contes racontés deux fois.
 110. *Addison*. Sir Roger de Coverley.
 119. *Hamilton*. Histoire de Fleur d'Épine.
 140. *Franklin*. La Science du Bonhomme Richard.
 151. *Thackeray*. Esquisses parisiennes.
 164. *Douglas Jarrold*. Sermons du soir de Mme Caudle.
 167. *Wendell Holmes*. Le Poète et l'Autocrate à table.
 172. *Mackenzie*. Œuvres choisies.
 177. *Edgeworth*. Contes moraux et populaires.
 182. *Ch. Dickens*. La Petite Dorrit.
 200. *Edgar Poe*. La Chute de la maison Usher.
 202. *Ch. Lamb*. Contes de Shakespeare (2^e partie).

207. *Marryat*. Japliet à la recherche d'un père.
 212. *Mark Twain*. Esquisses humoristiques.
 217. *Habberton*. Les Bébés d'Hélène. — Les Enfants des autres.
 221. *George Eliot*. Scènes de la vie cléricale.
 237. *Washington Irving*. Rip van Winkle.
 254. *Ouida*. Les Fresques.
 262. *George Eliot*. Le Moulin sur la Floss.
 278. *Walter Scott*. Les Deux Bouviers. — La Dame en sac.
 286. *Mme Beecher-Stowe*. La Case de l'oncle Tom.
 292. *Miss Cummins*. L'Allumeur de Réverbères.
 412. *Lover*. L'Enterrement de la Dime.
 416. *Daniel de Foë*. Robinson Crusoé.
 421. *Marlowe*. Faust.
 434. *Ch. Dickens*. Contes de Noël.
 448. *Walter Scott*. L'Antiquaire.
 453. *George Eliot*. Silas Marner.
 496. *Richard Harding Davis*. Gallégher.

Théâtre — Poésie

10. *Shakespeare*. Hamlet.
 47. *Lord Byron*. Guildé Harold. — Le Prisonnier de Chillon.
 53. *Longfellow*. Evangéline.
 58. *Shakespeare*. Macbeth.
 78. *Alfred Tennyson*. Idylles et Poèmes.
 101. *Shelley*. La Sensitive.
 129. *Chaucer*. Contes de Canterbury.
 154. *Milton*. Le Paradis perdu.
 156. *Goldsmith*. Le Village abandonné.
 215. *Poètes anglais contemporains*.
 232. *Lord Lytton*. Fables chantées.
 247. *Shakespeare*. Richard III.
 271. *Chatterton*. La Bataille d'Hastings.
 297. *Shakespeare*. La Tempête.
 430. *Shakespeare*. Jules César.
 487. *Shakespeare*. Le Roi Lear.

Voyages — Histoire — Biographie

73. *Carlyle*. Les Hommes de la Révolution.
 159. *Lord Macanlay*. Portraits littéraires.
 230. *Parnell*. L'Islande.
 241. *Glaustone*. L'Angleterre et le homo rule.
 273. *Stanley*. A travers l'Afrique.
 301. *Lord Beaconsfield (Disraeli)*. Cliques et Coteries.
 311. *O'Connell*. Le Martyre d'un peuple.
 325. *Préscott*. Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique.
 250. *C. Bancroft*. La Naissance des États-Unis.
 458. *Cook*. Les îles du Pacifique.
 467. *Whympcr*. La catastrophe du Cervin.
 473. *David Livingstone*. Le Centre de l'Afrique.

Éloquence

367. *Les grands orateurs anglais*. Burke et Fox.
 395. *Mgr Ireland*. L'Eglise et le XIX^e siècle.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Romans — Contes — Nouvelles — Variétés

277. *Silvio Pellico*. Mes prisons.
 109. *Benvenuto Cellini*. Histoires florentines.

352. *Jacques de Voragine*. La légende dorée.
 427. *Manzoni*. La Peste de Milan en 1630.

Poésie — Théâtre

3. *Dante*. La Divine Comédie.
 43. *Le Tasse*. La Jérusalem délivrée.
 130. *Goldoni*. Le Bourru bienfaisant.
 192. *L'Arioste*. Roland furieux.
 249. *Alfieri*. Tragédies et Satires.
 314. *Pétrarque*. Lettres inédites.
 348. *Pétrarque*. *Africa*.

Voyages — Histoire — Philosophie

114. *Cantu*. Récits historiques de l'Italie.
 122. *Marco Polo*. Un Vénitien chez les Chinois.
 173. *Machiavel*. Œuvres choisies.
 449. *S. S. Léon XIII*. L'Eglise et la Société.
 493. *Guichardin*. La Bataille de Pavie.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Romans — Contes — Nouvelles — Voyages — Variétés

91. *F. Caballero*. Contes andalous.
 113. *Cervantès*. Nouvelles choisies.
 143. *Becquer*. Le bracelet d'or, etc.
 297. *Em. Castelar*. Les deux capitales.
 370. *Mendoza*. Lazarille de Tormes.
 402. *Cervantès*. Don Quichotte.
 470. *Cervantès*. L'Espagnole-Anglaise.

Théâtre — Poésies

198. *Zorrilla*. Œuvres poétiques.
 286. *Calderon*. Il y a du mieux (comédie).
 318. *Camoëns*. Les Lusiades.
 343. *Alarcon*. La Vérité suspecte.
 474. *Calderon*. La dévotion à la Croix.
 484. *Lope de Vega*. La Découverte du Nouveau Monde.

LITTÉRATURE HOLLANDAISE

62. *J. J. Cremer*. Intérieurs hollandais.
 103. *Alberdingk Thym*. Les Chroniqueurs de la Néerlande.
 187. *Hildebrand*. Prose et Poésie.
 205. *Bilderdyk*. Poèmes néerlandais.
 281. *C. Busken-Huet*. Portraits du temps.
 332. *Erasme*. Ce que les femmes pensent de leurs maris.

LITTÉRATURE RUSSE

16. *Les Conteurs russes*. Tourguenieff. — Dostoiéwski.
 61. *Nicolas Gogol*. Le Manteau. — Les Ames mortes.
 63. *Cte Leo Tolstoï*. Scènes de la vie russe.
 107. *Lermontof*. La Princesse Marie.
 188. *Cte Leo Tolstoï*. Contes pour le peuple.
 209. *Poètes russes (les)*.
 330. *Tourguenieff*. Un Nid de Seigneurs.
 495. *Gogol*. Mémoires d'un fou.

LITTÉRATURE SCANDINAVE

Danemark — Suède — Norvège

68. *Esaie Tegner*. Frithiof.
 88. *Andersen*. Contes choisis.
 105. *Madeleine Thoresen*. Dans les Fiords.
 131. *Henri Hertz*. La fille du roi René (*Théâtre danois*).
 133. *Blicher*. Une Cause criminelle (*Nouvelle danoise*).
 261. *Holberg*. Le Potier politicien.
 306. *Brandès*. Th. Gautier, Sainte-Beuve.
 423. *Fr. Bremer*. Le Voyage de la Saint-Jean.
 483. *Frederika Bremer*. En Guerre et en Paix.

DIVERSES LITTÉRATURES MODERNES

59. *Jokai*. Nouvelles hongroises.
 64. *Tœpffer*. Le Tour du Lac (*Nouvelle suisse*).
 77. Contes chinois.
 86. *Poèmes de l'Inde*.
 120. *J. Gotthelf*. Joggeli à la recherche d'une femme (*Nouvelle suisse*).
 147. *Pestalozzi*. Portraits et Caractères.
 162. *Sienkiewicz*. Esquisses polonaises.
 169. Contes arabes.
 175. *J. Néruiá*. Contes tchèques.
 179. *Firdoucy*. Le Livre des rois (*Poème oriental*).
 183. Contes asiatiques.
 196. *Carmen Sylva*. Contes, Poésies, Pensées.
 253. *Rangabé*. La Veille (*Théâtre grec moderne*).
 410. *Sismondi*. Les Républiques Italiennes (*Littérature suisse*).
 441. *Fauriel*. Chants populaires de la Grèce moderne.
 444. *Galland*. Histoire de Sindbad le Marin (*Nouvelle orientale*).
 61. Chants arabes.

LITTÉRATURE LATINE

18. *Sénèque*. Œuvres morales (*Philosophie*).
 37. *Tite-Live*. Rome et Carthage (*Histoire*).
 76. *Facile*. Vie d'Agricola (*Histoire*).
 99. *Virgile*. Fragments et épisodes des Géorgiques (*Poésie*).
 124. *Les Satiriques latins*. Horace, Juvenal, Perse (*Poésie*).
 211. *Plante*. Les Captifs (*Théâtre*).
 321. *Sudétons*. Médaillons d'Empereurs (*Histoire*).
 340. *Horace*. Les Quatre Livres des Odes (*Poésie*).
 357. *Cicéron*. Les Catilinaires (*Éloquence*).
 364. *Virgile*. L'Énéide (Livres I et II) (*Poésie*).
 457. *Jules César*. La Campagne des Gaules.

LITTÉRATURE GRECQUE

45. *Sophocle*. Antigone (*Théâtre*).
 27. *Euripide*. Iphigénie en Tauride (*Théâtre*).
 81. *Hérodote*. Les Égyptiens (*Histoire*).
 118. *Lucien*. Dialogues des Morts.
 137. *Aristophane*. Théâtre.
 293. *Rangabé*. La Veille (*Théâtre grec moderne*).
 345. *Démosthène*. Discours sur la Couronne.
 359. *Platon*. Socrate (Criton) (*Philosophie*).
 390. *Sophocle*. Philoctète (*Théâtre*).
 406. *Thucydide*. La Guerre du Péloponèse (*Histoire*).
 439. *Xénophon*. La Retraite des Dix Mille (*Histoire*).
 443. *Épictète*. Maximes et Pensées.
 462. *Euripide*. Alceste (*Théâtre*).
 492. *Plutarque*. Les Premiers Temps de Rome — Marius et Sylla (*Histoire*).
 497. *Homère*. Le Retour d'Ulysse.

VENTE DE LA COLLECTION COMPLÈTE

La collection complète des 500 volumes parus de la Bibliothèque populaire à dix centimes a été réunie en 38 tomes ornés d'une élégante reliure d'amateur, avec fers spéciaux, imprimés en noir et or, tranche rouge en tête.

Chaque tome se vend séparément. . . . 2 fr. 50.

La collection complète se vend 80 francs.

Adresser toutes les demandes, accompagnées du montant, en mandat-poste, ou timbres français, ou valeur sur Paris à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands Augustins, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
 MARCHANDS DE JOURNAUX
 ET DANS LES GARES
LE VOLUME : 15 CENTIMES

* Franco par la poste en s'adressant à
 M. HENRI GAUTIER, Éditeur,
 55, quai des Grands-Augustins, Paris.
 Un volume : 20 centimes ;
 2 vol., 35 centimes ; 25 vol., 4 francs.

VOLUMES EN VENTE

1. La Photographie, les appareils et leur usage, par A. et L. LUMIÈRE.
2. Les Fourmis, par H. MERCEURAU.
3. Les Travaux de M. Pasteur, par GUSTAVE PHILIPPON.
4. Les Parfums, par H. COUPIN.
5. Neige et Glaciers, par C. VELAIN.
6. Lavoisier, sa vie, ses travaux, par H. MERCEURAU.
7. Les Ballons, par CAPAZZA.
8. Sucres, Sucrerie et Raffinerie, par A. HÉBERT.
9. Les Animaux travailleurs, par VICTOR MEUNIER.
10. Les Plantes vénéneuses, par L. DUCLOS.
11. La Soie, soie naturelle, soie artificielle, par H. MERCEURAU.
12. Les Impôts sous l'ancien Régime, par L. PRÉVAUDEAU.
13. La Photographie, développement et tirage, par A. et L. LUMIÈRE.
14. Le Collectionneur d'insectes, par HENRI COUPIN.
15. L'Éclairage électrique, par E. DUMONT.
16. L'Industrie de l'alcool, par A. HÉBERT.
17. Les Microbes de l'air, par R. CAMBIE.
18. La Fièvre, théories anciennes et modernes, par le Dr GARRAN DE BALZAN.
19. Le Diamant, par H. MERCEURAU.
20. La Céramique et la Verrerie à travers les âges, par CH. QUILLARD.
21. Hygiène du Chauffage et de l'Éclairage, par N. GRÉANT.
22. Les Impôts depuis la Révolution, par L. PRÉVAUDEAU.
23. Les Pierres tombées du ciel, par STANISLAS MEUNIER, prof. au Muséum.
24. Le Soleil, par CHARLES MARTIN.
25. Le Croup, par le Dr LESAGE.
26. Les Travaux d'Edison, par E. DUMONT.
27. Les Voitures sans chevaux, par E. DUMONT.
28. Îles et Récifs madréporiques, par EDMOND PERRIER, de l'Institut.
29. La Chimie de la table, par X. ROCQUES, expert-chimiste.
30. L'Or, par H. MERCEURAU.
31. La Poste aérienne à travers les âges, par CH. SIBILLOT.
32. Les Étoiles, par CH. MARTIN.
33. Le Surmenage moderne et la Neurasthénie, par le docteur AZYGOS.
34. Le Fer, par R. JAGNAUX.
35. L'Allaitement, par le docteur POBAK.
36. Les Eaux de table, par le Dr LAUMONIER.
37. Les Engrais chimiques, par E. ROUX.
38. Les Vers parasites de l'homme, par GRATIN.
39. Le Vin, par A. HÉBERT.
40. Le Pigeon messager et ses applications, par CH. SIBILLOT.
41. Les Cyclones, par L. BESSON.
42. L'Hygiène de la Table, par X. ROCQUES.
43. Cyclisme et Cyclistes, par H. DE GRAPIGNY.
44. Le Ciel, par CHARLES MARTIN.
45. Les Éléments de la Céramique et de la Verrerie, par CH. QUILLARD.
46. Les Tremblements de Terre, par VICTOR MEUNIER.
47. Les Pierres précieuses, par P. GAUBERT.
48. L'Hygiène de l'Habitation, par le Dr LAUMONIER.
49. La Navigation à voiles et à vapeur, par MICHEL-JULES VERNE.
50. Perles et Pêcheries, par H. MERCEURAU.
51. Les Cures d'Eaux, Vichy et Stations similaires, par le Dr J. LAUMONIER.
52. Les Bains de Mer, par le Dr J. LAUMONIER.
53. Un Fléau social, l'Alcoolisme, par le Dr LEGRAIN.
54. La Planète Mars, par C. FLAMMARION.
55. Maladies et Moyens de Défense, par le Dr A. DEMMLER.
56. Le Sel, par M. ABSANDEAUX.
57. Les Rayons X, par PAUL PHILIPPON.
58. Le Cuir, par M. LAMAY.
59. Les Continents disparus, par H. GUÉDE.
60. L'Alimentation des Plantes, leur nourriture, par E. ROUX.
61. La Photographie positive sur verre et les projections lumineuses, par G. PHILIPPON.
62. Les Poisons minéraux, par E. TASSILLY.
63. La Mécanique du Cœur, par CH. COSTEJEAN.
64. La Race bovine, par M. BROCCHI.
65. Le Fond de la mer, par J. GIRARD.
66. La Culture Maraîchère, par E.-A. SPOLL.
67. La Mosaïque, par E. LAURENCIN.
68. Les Habitants des Mers anciennes, par E. GUÉDE.
69. La Peste, par le Dr LAUMONIER.
70. La Bière, par A. HÉBERT.
71. Le Sang, par le Dr AZYGOS.
72. Les Poules, par E.-A. SPOLL.
73. Traitement de la Phtisie pulmonaire, par le docteur LERAY.
74. Les Volcans, par CH. MARTIN.
75. La Vigne, Sa culture, Ses maladies, par E.-A. SPOLL.
76. Les Remèdes nouveaux, par L. DUCLOS.
77. La Galvanoplastie, par H. MERCEURAU.
78. La Fabrication des Poteries, par CH. QUILLARD.
79. La Photographie positive sur verre et les projections, par G. PHILIPPON.
80. Les Abeilles, par CH. MARTIN.
81. Les Poisons organiques, par Eugène TASSILLY.
82. Le Soufre et l'acide sulfurique, par H. ABSANDEAUX.
83. Les Nids, par CHARLES MARTIN.